



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

BONNE ANNÉE

Quatre-vingt-trois n'est plus ; depuis la fin septembre
Ses forces déclinaient, mais il luttait toujours
Il n'a pu supporter les rigueurs de décembre
C'est vieux, pour une année, trois-cent-soixante-cinq
[jours !

Il aura moissonné au cours de son passage
Quelques beaux souvenirs, mais combien de regrets !
Il nous offrait la Paix, mais l'Homme n'est pas sage,
Pour tuer, de guerre en guerre, nous faisons des progrès.

Il nous avait appris des phrases bienveillantes
Pour accueillir nos frères ou pour leur pardonner
Nous avons échangé des injures méchantes
Qui laissent dans le cœur leur dard empoisonné.

Il offrait le soleil et le parfum des roses
La joie des matins clairs, la splendeur des couchants

Il nous faut les honneurs et nous restions moroses
Il offrait l'Amitié... mais nous voulons l'argent

Quatre-vingt-trois nous quitte en emportant ses rêves
Voici le bel An Neuf et je forme des vœux
Pour que quatre-vingt-quatre, en prenant la relève
Ait pour nous l'intention d'être généreux

S'il ne peut satisfaire tous les souhaits à la ronde
Du moins qu'à son programme, en tête, il ait inscrit
Trois grâces qui, je crois, valent tout l'or du monde
La Santé et l'Amour... et la Paix de l'esprit.

G. D.

Stalag VB - Weingarten.

Au revoir, ami HENRI

Ayant trop tardivement, le 25 janvier 1984,
appris le décès de notre Vice-Président, il m'était
alors impossible de dire dans les délais normaux,
et rendre hommage à cet ami que mes camarades
du kommando 605 avaient connu, chez lui, à
Angers, lors d'une de nos réunions annuelles en 1972,
où il représentait avec toute sa personnalité le
Bureau de l'Amicale.

C'est pourquoi par ce numéro de février du
Lien nous voudrions tout d'abord, ma femme et
moi, dire à Jeanne STORCK toute notre émotion
et notre chagrin.

Personnellement, en tant qu'ancien responsable
du kommando 605, et au nom de tous mes cama-
rades, soyez persuadée, chère Madame et amie, que
pas un de nous n'oubliera l'homme droit, généreux
et bon, si efficace pour nous tous et pour notre
Amicale.

Nous sommes tous bouleversés et pourtant,
grâce à lui, l'Amicale continuera jusqu'au dernier,
ne serait-ce que pour le remercier du dévouement
et de l'exemple qu'il nous a donné.

Roger LAVIER.
Vice-Président et 605.

Amis Ardéchois, Gardois... et Limitrophes

Retenez dès maintenant votre
samedi 19 Mai 1984

pour notre réunion annuelle régionale.

Notre animateur de l'an dernier ne pou-
vant être libre que pour cette date.

Notre ami CANNAUD a bien voulu contac-
ter un restaurateur et nous déjeunerons proba-
blement à Connaux.

D'autres renseignements vous seront four-
nis dans le prochain Lien.

Nous comptons que vous serez nombreux
à répondre à cette invitation.

Stalag XA.
Jules GRANIER.

ERRATUM

Notre ami Jean AYMONTIN, auteur du poème
« Le Laboureur » (début du siècle) nous signale que
dans la deuxième strophe un mot de trop (le mot
« grand ») s'est glissé dans le premier vers. Nous
nous excusons de cette erreur auprès de l'auteur
et nous rétablissons la strophe comme elle aurait dû
être imprimée :

Dans un bol ébréché l'homme se fait verser
Ce breuvage brûlant. Et en faisant crisser
Le bouchon de la « Prune » il se sert un « soupçon » ;
Puis va donner du foin à ses deux compagnons.

La Rédaction.

Condoléances de nos camarades belges

Chers Camarades,

C'est avec la plus vive émotion que nous
avons appris par Le Lien le décès de votre Vice-
Président Henri STORCK.

Le Conseil d'Administration et les membres de
l'Amicale Belge des Stalags V - A, B, C, présentent
leurs plus sincères condoléances pour cette perte
cruelle pour ses camarades et pour l'Amicale, pour
laquelle il était si dévoué.

Armand ISTA.

FEUILLETS D'HIVER

« Il y a en la vie plusieurs accidents pires que la mort ». (Montaigne)

Le monde où nous vivons n'est pas habité par
la grâce et les nations y demeurent entre elles à
l'état de nature, c'est-à-dire violentes, oppressives
et conquérantes. Ce rappel récent est un constat à
la portée de tous.

D'où vient alors que l'angélisme, qui conduit
à refuser l'évidence pour lui substituer l'innocence,
la naïveté et l'irresponsabilité, étende ses métastases
sur un si grand nombre d'esprits, même des plus
avertis ? La paix est-elle mieux servie par cet
aveuglement et la liberté mieux assurée ? La lecture
récente d'un ouvrage d'un scientifique anglais,
R. V. Jones, « La guerre ultra secrète, 1939-1945 »
(Plon), a très opportunément répondu à ma
question :

« Quelques semaines après la prise du pouvoir
par les nazis en 1933, l'Union Society d'Oxford...
adopta une position pacifiste qui eut un retentisse-
ment considérable dans le monde et en Grande-
Bretagne. « Quelles que soient les circonstances,
notre université ne combattrait plus, ni pour le roi
ni pour les pays ». Certains historiens continuent à
affirmer que cette prise de position n'eut aucune
conséquence, mais de nombreux témoignages prou-
vent le contraire, je n'en citerai que deux. Dans « The
Gathering Storm », W. Churchill raconte que Lord

Lloyd, qui était alors en bons termes avec Mussolini,
fut frappé par l'importance que le dictateur italien
semblait attacher à la déclaration d'Oxford. Et il
ajoute : « En Allemagne, en Union soviétique, en
Italie, au Japon, l'idée d'une Grande-Bretagne déca-
dente, incapable de se défendre, commença à faire
son chemin et ouvrit la voie à toutes sortes de spé-
culations ».

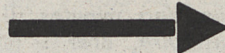
« Le second témoignage est celui d'Erich von
Richthofen, l'as de l'aviation allemande, qui écrivit
en 1965 dans le Daily Télégraph : « J'appartenais au
Haut Etat-Major lorsque la déclaration d'Oxford fut
votée. Je peux dire sans exagérer que ce refus de
combattre de l'élite intellectuelle de votre pays a
joué un grand rôle dans l'élaboration par Hitler de
la politique étrangère du III^e Reich ».

L'histoire a heureusement montré comment, lors
de la bataille d'Angleterre, le peuple anglais accepta
le combat que le destin lui imposait, sauvant ainsi,
dans les larmes et le sang, l'honneur et la liberté.

« Tous les matins, écrit R. V. Jones, je regardais
la carte punaisée sur le mur de mon bureau en me
demandant si nous avions la moindre chance de

(Suite page 3)

Retenez bien
cette date



Dimanche
25
Mars
1984

Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

à 9 heures

Messe à l'église N.-D. de Vincennes, 82, rue Raymond
du Temple à Vincennes. Métro : Château de Vin-
cennes.

à 10 heures

ASSEMBLEE GENERALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide,
Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candida-
ture au Comité directeur sont priés de les adresser
avant le 21 Mars 1984.

Nous faisons un appel particulier à nos camarades
pour qu'ils fassent acte de candidature, surtout ceux
de la région parisienne, car le travail ne manque
pas au bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales
ordinaire et extraordinaire du 27 Mars 1983.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Nomination des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Divers.

Au cas où le quorum ne serait pas atteint, une
assemblée générale extraordinaire sera convoquée
le même jour, immédiatement après l'assemblée
générale.

—o—

A 13 heures

A LA CHESNAIE DU ROY

Après les délibérations de l'Assemblée Générale :

BANQUET
DU

TRENTE-NEUVIEME ANNIVERSAIRE

MENU

Mousse de Saumon Sauce Tartare
Gratin de Fruits de Mer
Sauté de Veau Marengo
Deux Légumes
Plateau de Fromages
Bombe Glacée Antillaise

VINS

Muscadet de Sèvres et Maine
Bordeaux Rouge 1979
Croze Hermitage
Café

On s'inscrit dès maintenant au siège de l'Amicale.
Clôture des inscriptions : 21 Mars 1984.

Prix du repas 165 F tout compris

A partir de 16 heures :

MATINEE DANSANTE ET RECREATIVE
avec Grand Orchestre

Tous les membres de l'Amicale et leurs familles
sont cordialement invités.

Entrée Gratuite

IL Y A 40 ANS

La vie d'un kommando d'agriculture dans la Haute-Souabe
vue par son homme de confiance

DEBUT DE L'ANNEE 1944

PREAMBULE

Je continue de jeter quelques notes sur le papier, je ne sais pas trop pourquoi. Quand il m'arrive de relire un passage, je suis épouvanté de sa platitude. Toujours les mêmes répétitions, un style ampoulé, sans grand intérêt.

Il est vrai que j'écris dans des circonstances assez défavorables. D'abord dans des positions les plus inconfortables, sur un genou, sans lumière, dans une chambre où l'on gèle, etc...

D'autre part, impossible de se concentrer, il n'y a pas moyen d'être tranquille cinq minutes. Il faut répondre à l'un, écouter un autre. Bref : grosses difficultés pour suivre le fil de ses idées.

Au surplus, manque de temps. Les dimanches, je dispose encore moins de loisirs que les autres jours. Et, bien sûr, je travaille comme tous les membres du kommando. Aussi, il n'est pas facile d'aligner quelques phrases, de temps à autre.

Néanmoins, malgré tous les obstacles, je poursuis ma petite besogne d'écrivain depuis 1940, histoire de n'en pas perdre l'habitude.

Et en commençant de noircir ce nouveau carnet, j'espère que ce sera le dernier.

1^{er} JANVIER 1944.

A ne considérer que le point de vue météorologique, l'an 1944 débute sous de fâcheux auspices. Il neige. Le vent souffle avec violence.

On ne travaille pas et on se distrait en faisant de la cuisine.

2 janvier.

Deuxième journée de repos. La couche de neige a épaissi durant la nuit. On s'ennuie. Bellière qui veut ramener la gaieté, en taquinant l'accordéon, est conspué par tous les présents. Une quête est organisée pour qu'il cesse de produire des accords dont l'harmonie est plutôt douteuse.

3 janvier.

Le vent souffle, maintenant, en ouragan mais la neige disparaît. Le matin, chez mon bauer (qu'on appelle Baour) on coupe du foin et de la paille pour les vaches, dans un hachoir. Cette opération, a pour nom « faire du briz ». L'après-midi nous allons en forêt pour déraciner des souches.

4 janvier.

Les colis américains de décembre qui nous étaient destinés et qui sont arrivés dans un autre kommando, nous ont été réexpédiés. Mais, nous attendons des instructions écrites et les colis sont en souffrance...

Roques, nous fera bien rire, avant de partir chez un autre Baour de la commune, assez éloigné de notre Lager. Heureux comme un roi qui vient d'agrandir ses états, il abandonne sans regrets la scierie où il travaillait. Et ce qui lui plaît le plus, c'est qu'il va coucher à la ferme. Son nouvel employeur va venir le chercher en traineau, demain matin.

5 janvier.

Un peu de soleil ce matin. Les journées s'allongent. Dans la soirée, aux souches, je reçois un brusque retour de la manivelle du cric. Poignet enflé. Serait-ce un incident à exploiter ?

Lerocher est désespéré. Une personne qui lui était chère, quitte Ezell demain, pour aller à Bérach. Notre sergent-chef en a gros sur le cœur, bien qu'il s'efforce de sourire. Nous ne le plaisantons pas, car sa tristesse est sincère.

6 janvier.

Je vais à la visite du docteur de l'hôpital, Derenne aussi. Il est passé, hier au soir, à travers une trappe, non fermée, dans la grange de son patron. Trois camarades de Fischbach sont venus recourir, également, aux soins du docteur. Celui-ci est dans un des ses bons jours. Il vient d'opérer Housset d'une hernie et paraît tout guilleret.

A peine lui ai-je montré mon bras et expliqué les causes de l'accident, qu'il me conduit à la salle de radio. Un bref examen et me voilà nanti de 8 jours de repos. Derenne qui me succède est gratifié de la même aubaine. Nous avons peine à dissimuler notre joie !

Un nouveau camarade vient d'être affecté au kommando. Il s'appelle Garderon. Grand gaillard, belle allure, il était entrepreneur de peinture, dans la Vienne, avant la guerre. Pendant les hostilités, il faisait partie d'un groupe franc et patrouillait à l'est de Sarreguemines. Il parle bien, avec cependant un peu trop de recherches de ses mots.

7 janvier.

Avec mon vieux Derenne, nous tenons le coup et nous nous offrons du bon temps. Mon père Anton ne m'aperçoit qu'à midi, juste le temps d'avaler la soupe. Il fait une de ces têtes !...

Puisque je suis au repos, j'en profite pour lire un livre dont je voulais prendre connaissance depuis longtemps : « Histoire de Gil Blas de Santillane », de Lesage.

C'est un livre de poids : 678 pages avec des caractères d'une extrême finesse. Lesage est un auteur qui n'occupe pas dans notre littérature, la place à laquelle il aurait droit. C'est un écrivain spirituel dont le style est attachant. Son Gil Blas est une peinture de toute la société de son temps. Les multiples aventures de son héros, lui permettent de donner un tableau humoristique des mœurs du 18^e siècle, sans que jamais l'intérêt faiblisse, sauf un peu vers la fin, qui n'est pas de la même veine.

Notre gardien vient d'être avisé, par téléphone, qu'il doit aller à Bérach chercher un nouveau camarade.

Il s'appelle Schulz Antoine et il est de nationalité polonaise. Mais sa famille vivait en France. Pas timide, il a l'air d'être rudement débrouillard. Il avait été interné en Suisse et s'était évadé pour retourner chez lui. Arrivé un soir, à 11 heures, il était déjà dénoncé le lendemain matin et dirigé en Allemagne. Après de nombreuses péripéties, il a échoué à Bérach, puis à Ezell.

Vêtu comme un prince, il est arrivé avec des bagages impressionnants, y compris un phono et des disques.

Il parle l'allemand, comme un naturel du pays et n'a pas sa langue dans sa poche. Le gardien l'a placé chez un mi-restaurateur, mi-cultivateur. Il me semble qu'il n'y restera pas une éternité.

8 janvier.

Vu Housset à l'hôpital. Il a beaucoup souffert de son hernie, mais, à présent il ressent moins de douleurs.

Notre gardien a reçu une offre de changement, de la part de sa compagnie. Parlant bien, d'une excellente éducation, c'est un homme qui émerge au-dessus de la moyenne.

On lui a proposé un poste de conférencier politique. Il s'est récusé, avec politesse, préférant, dit-il, demeurer ici, à la compagnie.

Derenne m'expose, tout au long, ses histoires de famille, en remontant plusieurs générations. Il a été à deux doigts de la mort, dans sa jeunesse et il craint d'avoir les poumons atteints. Une pleurésie l'a conduit, pendant de nombreux mois, dans un sanatorium. Il tousse par moments, d'une toux rauque. Dans ses heures de cafard, il croit qu'il ne reverra pas la France. Je m'efforce de lui remonter le moral, en lui démontrant, ce qui est vrai, qu'il n'a pas la mine d'un tuberculeux.

Le Prévot, dont le physique et les lunettes, rappellent la silhouette d'un ecclésiastique, a été présenté aux nouveaux arrivés, comme un jeune abbé, sortant du séminaire. Il tient son rôle, comme un vrai comédien et les plus malins se laissent tromper.

Ce soir, nous tirons la galette des rois qui a été faite par Bonfils, qui a été boulanger et pâtissier. L'honneur de payer à boire revient à notre doyen Delâtre.

9 janvier.

Le Jules, accompagné de trois camarades de Fribach viennent nous rendre visite.

Il est aux anges et parle de sa nouvelle place, comme si elle était l'entrée du Paradis. S'il faut l'en croire, il restera là, jusqu'à la libération. Personne n'y croit, car notre Jules, Parisien du 20^e arrondissement, en est à son 15^e ou 16^e kommando.

Nous sommes heureux de revoir Roques. Il nous manque bien. Ses discussions mettaient en joie tout le kommando qui ne se souviendra de ses fameuses théories sur les chaussettes russes ?

Chaque matin, il nous démontrait la meilleure méthode pour s'envelopper les pieds avec des chiffons quelconques. La force de l'habitude lui avait donné une adresse incontestable.

Mais ses convictions sur la chaleur animale étaient moins admirées. D'après lui, plus une chaussette comportait de trous, plus vite le pied s'échauffait. « Il faut, nous assurait-il, de grosses ouvertures, judicieusement disposées, pour permettre à l'air chaud de circuler librement. Sans une aération propice les chaussures se maintiennent à une basse température ».

Malgré le ton professoral avec lequel il nous débitait ses exposés, il est juste de dire que l'auditoire demeurait assez sceptique.

A la veille, Garderon nous donne des explications techniques, sur son métier. De fines observations sur la mentalité des bourgeois parvenus, ou de la petite noblesse de province, nous montrent que, tel M. Jourdain, notre camarade faisait de la psychologie, sans le savoir.

La soirée se termine par des éclats de voix de Derenne, à qui le gardien vient demander s'il est capable de reprendre son travail.

Devant cette question, où se devine l'impatience du « Gros de la Post », Derenne était près de céder. Mais se ravisant soudain, il se répend en imprécations sur les paysans du lieu. Bonfils, qui travaille aussi à « la Post », prend le parti contraire et il s'ensuit une interminable querelle, au cours de laquelle, les deux excités se reprochent mutuellement d'être trop zélés.

10 janvier.

Un fort vent du sud pousse des averses de pluie. La neige cède la place.

Je dois réprimer les ardeurs de Derenne, qui malgré ses colères d'hier au soir, parle d'aller travailler, toutes les dix minutes.

On enterre ce matin, le coiffeur du village. Grand amateur de bière et tuberculeux, il était condamné à l'inactivité, depuis très longtemps.

Les combats en Russie ne semblent pas tourner à l'avantage des Allemands. D'après les nouvelles, qu'on

colporte, la défense inébranlable, dont parlent les journaux se transformerait en une retraite accélérée. Les armées russes, après une avance foudroyante, seraient rentrées, dit-on, en Pologne. Un nombre considérable de divisions germaniques seraient menacées d'encerclement.

11 janvier.

Notre cure de repos s'achève paisiblement. Derenne est parti remplacer le vacher de « la Post » qui est malade.

Disposant, désormais, d'une clef je sors et rentre à ma guise. Le gardien a conduit Le Prévot et Dells, chez le dentiste à Bérach. Il a emmené aussi Kasimir qui doit se faire photographier pour un permis de conduire.

12 janvier.

Dernier jour d'oisiveté. Vers 11 heures, visite d'un officier. Il ne jette qu'un coup d'œil rapide, dans la chambre.

Après-midi, longue conversation avec Bellière, qui mène un sac de farine au boulanger. Il me parle surtout des agissements d'un de nos camarades, qu'il appelle le rapace.

A propos des colis américains, l'Homme de Confiance du Stalag vient de m'écrire. Il me prescrit de garder les deux envois de colis, qui nous sont parvenus.

Deux nouveaux décès dans la commune. Le premier était un homme âgé. Le second est le mari d'une femme qui devient veuve après une année de mariage.

13 janvier.

Aujourd'hui, il y a école, comme dit Roques, mais travaux modérés.

En Italie, ça va mal pour le « gendriissime ». Il est passé devant le peloton d'exécution, ainsi que le Maréchal de Bono et plusieurs autres. Le beau-père ne pardonne pas !

14 janvier.

Matinée brumeuse. On répare un réduit à cochons. Le bourgmestre vient inspecter la maison, pour vérifier la façon dont sont respectées les consignes de la défense passive.

Cet après-midi, Lerocher et Le Prévot sont allés chez le dentiste de Bérach, sans être accompagnés du gardien.

Lerocher, ému comme un collégien qui va à son premier rendez-vous, s'est enquis de l'adresse d'un restaurant où travaille une femme de sa connaissance.

Nos officiers conseils ont obtenu de la Kommandantur, l'autorisation, pour chaque prisonnier, d'envoyer une lettre supplémentaire, à l'occasion de Noël. Ces lettres viennent de nous parvenir, avec un peu de retard. Afin d'alimenter la Caisse d'Entraide, chacune de ces lettres coûte 1 DM.

15 janvier.

A la suite d'une demande que j'avais faite pour Marius, le Comité directeur de la Caisse d'Entraide belge vient de m'aviser que la somme de 140 DM a été envoyée à sa famille.

Depuis 3 ans, qu'on nous parle d'habits de travail, il paraît que cette fois, c'est officiel. Nous allons être pourvus d'une tenue de toile bleue ou kaki, pour l'été. Le tailleur devait même venir nous prendre les mesures mais il a reçu avant hier la nouvelle qu'un de ses fils « est tombé pour l'avenir de l'Allemagne ».

Ne voulant pas troubler cette douleur paternelle, le gardien s'est mué en maître couturier pour la circonstance...

16 janvier.

Visite à Housset, dont la convalescence est en bonne voie.

Pendant la soirée : caisse d'entraide et vente des lettres de Noël. Celles qui restent sont vendues aux enchères.

Derenne les a achetées, bien que d'ordinaire, il n'écrit même pas son courrier normal.

Les Belges se sont particulièrement signalés par leur générosité. Le Louis, qui d'habitude, ne desserre pas volontiers les cordons de sa bourse, a donné 5 marks d'un geste majestueux, pour la caisse d'entraide.

Les Français ne sont pas aussi charitables. Il faut les sermonner, sur tous les tons, pour leur arracher 1 ou 2 marks, au maximum.

Tout de suite après, une sérieuse altercation a mis aux prises André et Bellière. Le premier ayant prononcé le mot « vaurien » la discussion a dégénéré en bagarre. Bellière ne voulant pas être en reste, a traité son adversaire de « salopard ». Les deux antagonistes n'ont pas voulu se réconcilier et continuent de se regarder en chiens de faïence.

17 janvier.

Grisaille. Il fait froid. On scie des racines. Aujourd'hui c'est la St Antoine (Schulz). Hier, c'était la St Marc (Lerocher et Roques). La bière coule à flots.

18 janvier.

On passe la journée en forêt pour scier des sapins.

Le soir, triste nouvelle. Le gardien s'en va. Il va diriger un kdo d'une soixantaine d'Hindous. Non seulement il nous laissait la paix, mais il se mettait en quatre pour nous défendre. Débrouillard, beau parleur, il savait obtenir tout ce qu'il désirait. Le bourgmestre avait une confiance aveugle en lui et n'en parlait qu'avec respect. Et c'était pour nous un camarade plus âgé qui nous prodiguait les meilleurs conseils.

A suivre.

Maurice ROSE.

FEUILLETS D'HIVER (suite)

nous en sortir. N'importe quel gouvernement, n'importe quelle nation doués de bon sens auraient cherché à négocier avec Hitler. Mais pas nous. Nous n'y pensions même pas. Pour comprendre ce que nous ressentions, il faut avoir vécu soi-même une de ces périodes d'extrême tension, où des milliers de volontés individuelles se fondent dans une volonté commune qui les dépasse toutes, les représente et les renforce en même temps.

L'histoire a des leçons qu'on aurait tort d'oublier...

—0—

Les premiers frimas se sont levés. Des brouillards épais courent au ras de terre, dessinant un paysage aux contours changeants, imprécis, irréels. Engoncé dans une laine épaisse, je marche par des chemins silencieux, comme ouatés, le visage mouillé d'air humide et froid.

Résistant à l'engourdissement qui le guette, mon esprit chante, récite, discute, objecte tout au long d'une promenade astreignante mais volontaire. A quelque barrière, un chien aboie sur mon passage, par habitude ou par méchanceté. Loin de ses crocs, comment le savoir ? De temps à autre, une silhouette apparaît derrière un rideau soulevé, tandis que dans la lumière d'un jour glauque et froid, des corneilles jettent leurs cris sinistres au-dessus des labours.

Les souvenirs, ce sont des jardins sans limites — mon esprit ce matin les parcourt à la diable, dans le désordre du temps et de l'espace... Souvenirs de mon enfance aux rudes hivers pyrénéens. Chaussé de galoches de bois, les jambes gainées (djà !) de bandes molletières bleu horizon — vestige oublié dans une vieille malle d'un oncle tué à Verdun — j'affrontai du haut de mes huit ans, c'était en 1927, hardiment, comme les soldats dans les tranchées, des chemins encombrés de congères énormes, menaçantes. Notre arrivée à l'école du village, distante de 1,5 km, mon frère et moi, ne passait pas inaperçue ainsi équipés... d'autant qu'aux molletières, souvent débandées, s'ajoutait le calot au revers rabattu ! Souvenir, que me veux-tu ?... Près des sources du Danube, treize ans plus tard, me voici en K.G., molletières (encore !) et calot kaki. Le froid très vif de l'hiver 40 transperce ma capote jetée sur des « dessous » misérables. Des godillots usés m'ont conduit près de ces canaux d'eau noire, dans une immense plaine enneigée. Les pieds enroulés de « chaussettes russes », je chausse difficilement des bottes de caoutchouc obstinément raides. D'une pelle maladroite, je m'active à creuser le lit du canal, à rectifier ses berges. Nous sommes là, dans le froid et la faim, vingt jeunes hommes occupés jusqu'au soir d'un travail-prétexte, inutile et vain.

Souvenir, que me veux-tu ? Tandis que je regarde, libre sous le ciel, je n'oublie pas que si la liberté est une des raisons essentielles de vivre, il importe à l'homme, pour la garder, d'accepter de côtoyer le plus grand risque.

« L'esclavage aux grands cœurs n'est point à redouter, Alors qu'on sait mourir, on sait tout éviter ».

—0—

Un vieux livre broché au papier jauni : « **Bordeaux, capitale tragique** », de MM. Plans et Dufourg, Editions Médicis.

Comme Paris, Bordeaux a deux-mille ans d'histoire... Strabon la nommait Burdigala. Patronymes et enseignes témoignent encore de ce nom... Dès le III^e siècle de notre ère, la cité constituait déjà la tête de pont d'un immense trafic maritime et commercial vers l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse et vice-versa. On disait des neufs voguant vers le havre de Bordeaux « qu'elles allaient au vin ». Et les auteurs de préciser que « les époques heureuses dont les bordelais ont gardé la nostalgie et qui ont marqué les étapes de la croissance urbaine, ce sont celles de la « Pax Romana », de l'occupation anglaise (mais oui !), de la seconde moitié du 18^e siècle et des années de libre-échange qui vont de 1860 à 1870 ».

Au cours de si longs siècles, heurs et malheurs ne manquèrent pas à la grande cité aquitaine, mais un aspect particulier de son histoire retient l'attention, celui que le titre du livre met en exergue : « **Bordeaux, capitale tragique** », ville refuge pour le gouvernement aux heures de détresse nationale.

En 1870, 1914, 1940, tour à tour, Gambetta, Poincaré, Lebrun-Reynaud-Pétain, ont marqué la ville de leur passage obligé et de leur action. La lecture des pages consacrées à ces périodes douloureuses de l'histoire ne manque pas d'intérêt. Les détails abondent, certains sont pleins de sel ou de pittoresque... Quarante ans après, on reste saisi du peu de poids de quelques-uns de ces politiciens alors en charge du destin de la France. Inutile de s'appesantir sur cet aspect des choses aujourd'hui, tout a été dit, redit et jugé.

L'histoire peut bien nous décevoir, par quelque trait il lui arrive aussi de nous narguer. Ce n'est plus alors que de la « petite histoire... » (?)

Les allemands vont occuper la ville le 27 juin 1940, soit cinq jours après l'armistice. La nouvelle connue fait l'effet d'une bombe, du coup de pied dans une fourmillière. Il y a ceux qui veulent fuir et ceux qui vont rester. Intrigues et coups-bas, astuces et finasseries se succèdent au fil des heures, dans le hors Bordeaux. Il arrive même que le malheur de tous fasse le bonheur de quelques-uns (mais est-ce si nouveau).

A la base aérienne voisine de Cazaux, on s'active à soustraire à l'occupant annoncé tout ce qui peut l'être en fait de matériel militaire. C'est de bonne guerre, même pour les « petites choses ». L'officier de réserve responsable en l'absence du commandant « accorde les coudees franches à la population civile pour s'approvisionner aux réserves d'essence et piller discrètement, mais à peu près complètement les magasins du camp. Pendant longtemps (?), la soie des parachutes fournira de combinaisons

soyeuses toutes les femmes des environs et de chemises de luxe leurs maris ».

Savoureux détail, non ? N'empêche, cette « soie des parachutes », par une légitime association d'idées, m'a procuré une étrange réflexion !

Sur les fronts de Champagne, des Vosges, des Ardennes, de Lorraine, au-dessus même des ponts de Loire, c'est en vain que les soldats au combat scrutaient le bleu du ciel. Ni avions à cocarde, ni corolles de soie de quelque stick sauveur, rien que des Junkers à croix-noire en liberté. Pilotes et paras, s'il y en avait, étaient à l'image de l'arlésienne : on en parlait toujours mais nul ne les voyait. La soie des parachutes était promise à un autre destin...

Excédé, j'ai abandonné le vieux livre jauni.

—0—

Mes appels réitérés pour une participation élargie à la rédaction du Lien n'ont pas été vains.

En effet, par le truchement de correspondances privées, quelques camarades — Pierre DURAND, Georges HURET, Eric GROS, René QUINTON, m'ont promis leur collaboration, et je les en remercie.

Eric GROS, en particulier, se propose de tenir « une chronique d'Allemagne, informative et réflexive ». Ancien professeur d'allemand, germaniste, c'est-à-dire spécialiste de la civilisation allemande, sa collaboration est la bienvenue. De ce pays au-delà du Rhin, qui a si profondément marqué notre histoire nationale et notre propre vie, rien ne peut nous être étranger. Nul doute que par les éléments de réflexion et d'information qu'elle nous promet, cette chronique de E. GROS sera fort utile.

Je laisserai aux lecteurs le soin de découvrir, au fur et à mesure de leur parution, les autres contributions annoncées. D'aucunes surprendront par leur sujet... jusqu'ici peu ou pas traité dans Le Lien. J'espère que rien de fâcheux ne viendra perturber de si heureuses prévisions.

Bien évidemment, je suis d'accord avec PERRON pour souligner l'importance des « coins commandos » — Ulm, le 604, le 605, le 852, le Waldho, etc., etc. — et en souhaiter l'extension, tant leur intérêt est évident — excellent moyen de recrutement amicaliste —, par tout ce que la notion de « kommando » appelle et évoque. N'oublions pas que la captivité, c'était essentiellement le kommando. Selon une statistique citée dans son ouvrage par le professeur Yves Durand, « 82 000 kommandos et bataillons de travail vont employer quelques 95 % de P.G. ».

Les hommes y étaient plus près les uns des autres, moins anonymes que dans les camps de base. De là, des relations interindividuelles plus étroites, dont le souvenir a plus aisément perduré, qui motivent aujourd'hui ce besoin de regroupement par kommando, fût-ce... dans les pages d'un journal.

Attitude compréhensive qui ne doit aucunement faire oublier l'unicité de la captivité. Que ce soit à l'oflag, au stalag, au kommando, dans chaque lieu où le prisonnier de guerre était détenu, ce sont les mêmes maux qui marqueraient et son corps et son âme.

—0—

Malgré rhume et pharyngite, je fus à l'Opéra-Provence le premier jeudi de l'année nouvelle. Quelques dizaines d'habitues, fidèles entre tous, s'y étaient retrouvés dans l'amitié et le souvenir.

D'aucuns, prolongeant au sein de leurs familles les traditionnelles fêtes de saison, brillaient par leur absence, alors que la maladie en tenait d'autres « at home », ainsi nos amis BRANDT.

Que 1984 apporte à ceux qui souffrent le soulagement qu'ils attendent, qu'ils se relèvent et soient très vite « parmi nous ». Je songe en particulier à notre ami SCHONI, le boxeur bien connu du V.B. mis brutalement K.O. en décembre par une attaque partielle de paralysie. Tous ses amis P.G. lui souhaitent de surmonter au mieux le mal qui l'a frappé et l'assurent de leur soutien affectueux.

Au rendez-vous de l'Opéra-Provence, ce soir-là, le dîner déroulait son rythme habituel dans les rires, les plaisants propos et la bonne humeur. De ci, de-là, sur quelques têtes chenuées ou dorées ou bleutées, les couronnes « royales » étincelaient, tandis que chansons légères et historiettes de même s'offraient en divertissement, DUMOTIER, PLANQUE — qui l'eut cru ! — PONROY, ROSE, Mme REIN, témoignèrent de leur talent et de leur cœur, toujours jeune.

La soirée s'acheva sur les vœux traditionnels du Président LANGEVIN : que 1984 nous garde tous en bonne santé et nous conduise sans heurts trop graves à 1985 qui marquera le 40^e anniversaire de notre libération...

—0—

ERRATUM

Dans mon article du Lien de décembre, page 4, dernière colonne, lire :

- a) peu me chaut, au lieu de peu m'en chaut ;
- b) signe d'inintelligence, et non signe d'intelligence..., qui dénaturait ma citation.

Dans mon article « De la Paix » du Lien de Janvier, page 6, lire — dans les vers de Pouchkine — « L'honneur n'est point pour les troupes » et non « L'homme... » comme il a été imprimé.

—0—

Dans notre boîte aux lettres, le numéro 100 du « Journal des Stalags V », de nos amis belges.

Simple bulletin ronéotypé, illustré, ce canard mérite de vivre bien au-delà de ce centième assurément !

Qu'il serve longtemps encore l'amitié et la solidarité des P.G. d'outre-Quévrain, « Le Lien » de France le lui souhaite sincèrement, amicalement !

J. TERRAUBELLA - V.B.

LE GRAND EUDÉS

Les barbelés qui entourent la grande baraque en bois encadrent aussi, du côté de la porte d'entrée, un bout de terrain pelé.

C'est là, devant le corps de garde, qu'ont lieu les rassemblements des deux-cents français composant le kommando.

L'occasion du rassemblement est aujourd'hui d'importance et nous allons sûrement demeurer longtemps les pieds dans la neige : nous « touchons » un nouveau Kommandoführer. Cérémonie connue car elle a lieu souvent : l'O.K.W. n'aime pas que nous restions longtemps avec les mêmes géoliers.

Le pittoresque de nos alignements, impeccables mais grelottants, doit être comique malgré tout. Faits prisonniers en été, nous avons été déversés en Germanie par les wagons « Chevaux en long 8. Hommes 40 » sans capote, beaucoup sans vareuse ni blouson. Le disparate le dispute à l'hétéroclite, car on nous a distribué, au hasard, des effets polonais ou belges. Les plus petits ont les capotes les plus longues et les plus menus les vestes les plus amples. Le vert billard hurle auprès du jaune pisseux. Je porte glorieusement un manteau de guide belge qui me corsette dans une taille de guêpe et me fait des hanches de percheron. A côté de moi, le grand Eudes arbore une capote frangée dont on ne saurait déceler la nationalité. Je lui chuchote : « J'espère que tu t'arrangeras mieux avec celui-là qu'avec l'ancien ».

Le grand Eudes n'est pas du tout fait pour être prisonnier. Il ne peut se plier à aucune discipline bien qu'il n'ait pas encore vingt-quatre ans. Sans faire d'effort, car il a l'esprit vif, il a appris certains mots d'allemand. Il ne laisse passer aucune occasion d'en user pour être désagréable à nos gardiens. Le Kommandoführer partant à épuisé les ressources de son imagination pour trouver des châtiments à la mesure de cette insolence.

— Si, pour commencer, tu essayais de ne pas le chercher.

— Si, pour commencer tu te métais de tes oignons ! Tu penses bien que l'autre vache l'a déjà affranchi à mon sujet et va lui passer la consigne en s'en allant.

— Ils se méfient tellement les uns des autres, ces types du parti, qu'ils ne se passent aucune consigne, même pas les plus élémentaires ainsi qu'on fait entre collègues du même grade. Débrouilles-toi comme je me suis débrouillé.

« Dolmetscher ! »

Je suis obligé de répondre à cet appel guttural puisqu'on a découvert que je parlais allemand et qu'on m'a mis entre l'enclume et le marteau dans la délicate situation de trucheman, comme dit Montaigne.

Mais pourquoi diable les allemands ont-ils besoin de moi pour cette opération de comptage qui s'est révélée toujours comme extrêmement délicate ? Ils ont beau se mettre à cinq pour nous recompter dix fois, le total n'est jamais le même. De ma captivité, parmi beaucoup de tragique, il restera toujours, au premier plan, le souvenir de ces recensements permanents.

Cette fois, cependant, par une chance extraordinaire, le long échassier qui nous quitte et le faux Mussolini qui nous prend en charge, tombent assez vite d'accord sur un chiffre. Alors, le partant proclame : « Je n'ai qu'une chose à vous dire. Je serai bien content de ne plus voir vos têtes et je vous quitte sans regret ».

J'aurais voulu garder pour moi le gracieux compliment, mais il m'enjoignit de traduire pour tous son bel adieu. Je le fis donc, face au kommando, puis, par une impulsion diabolique, mais irrésistible, j'ajoutai à son adresse : « Nous ne vous répondrons que par deux mots : Bon débarras ! »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'enquit en allemand le rogue Feldwebel.

— Euh ! Intraduisible, répondis-je.

— L'exige ! Vous entendez, l'exige !

— Ben... C'est une formule de circonstance. On dit comme cela chez nous : Bon voyage ! Bonne chance !...

— Ach ja ! Ponne chance, répéta le faux Mussolini qui avait fait l'autre guerre en France.

Un peu étonné tout de même, l'échassier fit mettre sac au dos à ses hommes et ils partirent au pas cadencé dans la boue.

Le nouveau Kommandoführer se mit en devoir de nous « photographier », c'est-à-dire qu'il passa lentement entre les files gelées, en détaillant chaque prisonnier de son dur regard. Je le suivais sans bonne humeur. Chacun faisait mine de ne pas lui prêter attention ce qui eut

Suite page 4.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN

79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Le Grand Eudes (suite)

pour résultat de le mettre en fureur. Il était plutôt petit, le nouveau, et tendait ses jarrets dans des bottes vernies. — Qu'ils me fixent dans les yeux, hurla-t-il, c'est un ordre !

Il arrivait devant le grand Eudes qui, lui, le fixa avec une terrible arrogance en tendant le menton.

Les yeux métalliques du petit Feldwebel étincelaient. « Diable ! Ferait un beau S.S. » grogna-t-il. Les hostilités étaient commencées. Je crus la bagarre imminente, mais à notre stupéfaction, ce fut l'allemand qui baissa les yeux. La côte du grand Eudes, déjà fort élevée, en crût d'autant. L'esprit du kommando admirait.

Naturellement élégant et racé, le grand Eudes allait de son pas souple « plus délabré que Job et plus fier que Bragance » et auréolé d'une légende.

Ceux qui l'avaient connu en France le prétendaient sous une haute protection anonyme. Il n'avait pas de père, mais une chance exceptionnelle l'avait tiré des situations dangereuses où l'avait entraîné sa fantaisie. Il n'y avait pas longtemps que des colis nous parvenaient de France, mais, à chaque envoi, il y avait plusieurs cubes enveloppés de papier bleu, à l'adresse du grand.

Ainsi, le kommando ne trouva pas tellement étrange que son nouveau geôlier le traitât différemment des autres français, qu'il méprisait en général, le grand garçon aux cheveux bouclés. Eudes ne s'était pas départi de sa morgue ; bien au contraire, il le narguait avec une acrimonie croissante. Il atteignit même à une telle virtuosité dans l'insolence muette que je redoutais le pire. Sans doute que le faux Mussolini ne s'expliquait pas lui-même son indulgence. C'était un type d'allemand assez exceptionnel et pour le moins désuet sous le régime nazi. Fort glorieux de sa personne et toujours tiré à quatre épingles, il se mirait dans les pauvres vitrines du village et cambrait le torse pour la plus disgraciée des paysannes. Il me montra un jour son livre de chevet, une grosse traduction de Casanova, dont il me dit avec admiration : « Das War ein Mann ! »

Le grand Eudes était vexé d'être passé du rôle de souffre-douleur à celui de favori, car il n'y avait plus de doute possible : on lui évitait les corvées pénibles, on avait des égards pour lui ! Il n'allait plus à la mine et, de l'équipe des casseurs de cailloux, il était passé dans cette aristocratie qu'était celle des maçons. Le grand œuvre de ces derniers consistait, en ce temps-là, à figoler une blanche bordure de pierre pour la route qui conduisait à la demeure isolée du Dr Bornitz, directeur de la mine.

Le jour où le Feldwebel vint voir travailler les maçons, le contremaître brusquement affolé se mit à oussiller les prisonniers. S'étant noblement assis sur une caisse notre geôlier fit dire à Eudes de tenter un effort pour accomplir en sa présence le moindre travail. On vit alors le grand prendre les mancherons d'une brouette vide. En un fracas terrible, il poussa la « Schubkarre » de tôle sur les cailloux inégaux. Il fit vingt mètres, la

posa, puis, se retournant, il s'attela pour tirer le long du chantier la brouette toujours vide. Sans regarder personne, il recommença vingt fois l'inutile et bruyant manège. Au bout d'un long temps, le petit Feldwebel s'en alla en haussant les épaules. D'aucuns prétendent qu'il souriait.

J'étais en train de faire un rêve merveilleux, je rêvais d'un plantureux repas — cela nous arrivait chaque fois que nous nous couchions le ventre vide — lorsque je fus brutalement réveillé par une sentinelle ahurie qui venait me quérir de la part du chef de kommando. J'enfilai en hâte mon manteau que, par privilège spécial je pouvais conserver. Car un règlement stupide voulait que les prisonniers fussent privés de leurs chaussures, de leurs culottes et de leurs capotes pour la nuit et c'était, au coucher et au réveil, un défilé pittoresque, à travers la baraque, d'hommes en bannière. Dans la chambre-bureau du Feldwebel, je trouvai le grand Eudes en civil. Sa musette vide était sur une chaise, le contenu hétéroclite en avait été répandu sur le plancher.

Ce fut Eudes qui parla le premier : « Il y a une paye qu'il m'asticote et qu'il épluche mes papiers. Et il fait des phrases ! Je n'y comprends rien. Demande-lui où il veut en venir et qu'on en finisse ».

Derrière le bureau, le Feldwebel avait l'air beaucoup moins à son aise. Voisinant devant lui avec les mémoires de Casanova, il y avait des photos de femmes et le livret militaire du grand. Cela commença par des questions classiques :

— Avait-il voulu s'évader ?
— Ben, voyons, il n'y a pas de doute.
— Pourquoi ? Avait-il été maltraité ?
— Parce que c'est le devoir de tout soldat français.
— Il n'y a plus d'armée française.
— Qu'il dit ! Réponds-lui qu'on lui montrera ça avant peu.
— Comment s'est-il procuré ce costume ?
— Je me le suis fait faire chez le meilleur tailleur de Blumberg.
— D'où venait la pince coupante avec laquelle il entamait les barbelés ?
— On me l'a expédiée par télégramme.
— Il ne l'avait jamais injurié ?
— Non, il est beaucoup trop lâche pour cela !

Inutile de dire que je m'efforçais d'atténuer les réponses du grand, ce qui n'allait pas sans difficultés. L'allemand soupira, il prit une petite photo entre ses doigts courts, la contempla rêveusement. Il y eut un long silence puis tendant la photo de loin :

— Demandez-lui si c'est bien Madame sa mère.
— Je lui ai déjà répondu que oui.
— Il voudrait savoir comment elle s'appelle.
— Ben, comme moi !
— Non, c'est son prénom qu'il voudrait.
— Qu'est-ce ça peut lui fout' ? Jeanne.
— Chane... Chanette ! répéta lentement l'allemand.

Je crus que le grand Eudes allait lui sauter à la gorge, mais l'allemand fixant les planches résineuses de la paroi, semblait regarder bien au-delà et le bleu de ses yeux était devenu laiteux. Il y eut un nouveau silence insupportable. Eudes s'ébroua : « Alors ? »

— Et il est né, dans les Ardennes, en 1918 ? reprit l'allemand.
— Oui, à Génicourt, un petit village, près de...
— Je sais ; allez vous coucher.
— Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous n'avez pas le droit...
— Taisez-vous. Laissez-nous seuls, hurla soudain le petit allemand se dressant derrière son bureau.

J'étais encore sous le coup de mon rêve interrompu et l'étrange conduite du Feldwebel ajoutait à mon ahurissement. Malgré le froid glacial qui me saisit au sortir de la pièce surchauffée, je restai à grelotter dans l'ombre dense. Comment le pusillanime chef de kommando osait-il rester en tête-à-tête avec un grand diable aussi impulsif ? Je n'eus pas grand temps pour réfléchir. La porte du bureau s'ouvrit bruyamment, jetant un rectangle de lumière. Le grand Eudes, une clef à la main, se ruait sur la petite porte dans les barbelés. Il avait déjà réussi à l'ouvrir et courait sur la route lorsque la courte silhouette du Feldwebel se découpa à son tour dans la lumière. Il dégaina avec peine son revolver et tira en l'air. Alors les projecteurs s'allumèrent, une sentinelle tira. Un cri. Le fugitif s'abattit sur la route.

Pourquoi sur la route ? Lorsqu'on avait installé les projecteurs, Eudes m'avait dit (car les prisonniers pensent toujours à l'évasion) : « C'est idiot leur nouveau truc. Il n'y avait qu'à sauter dans les buissons en contre-bas et à filer jusqu'au bois. Ils pourraient toujours les braquer, leurs projecteurs ! »

Complètement affolées, les sentinelles s'exclamaient dans leur jargon. Le chef de kommando hurlait avec une voix que j'ai encore dans l'oreille : « Qui ? Qui a osé tirer ? »

Sur la route boueuse, dans le cruel rayon du projecteur, le Feldwebel avait mis un genou en terre et s'essuyait à mettre sur l'autre genou la tête molle du grand gosse abattu. Au moment où j'arrivai, Eudes se démenait avec la dernière énergie.
— Vas-tu me laisser, Boche, sale Boche. Ne me touche pas. Sauhund !

Mais un flot de sang l'étouffa, sa tête retomba.

Je frémis d'un dégoût insurmontable en voyant les lèvres du petit allemand se poser sur le front blême et le culbutai dans la fange. Il se releva en s'essuyant machinalement et, tandis que j'emportais dans mes bras le grand gosse sanglant, il me suivait en gémissant : « Mon fils ! J'ai tué mon fils ! »

Georges H. PATIN.

P.S. - Je tiens à préciser que, si les détails de cette histoire sont exacts, l'intrigue est celle d'un roman policier que nous avions projeté dans l'enfer de Blumberg (pas étonnant si nous avions des idées noires) avec Jacques S. Bammert et qui ne fut pas écrit parce que Bammert abandonna le pic du tailleur de pierre pour l'aiguille du tailleur tout court.

La gazette de Heide

Notre ami Roger MARQUETTE, 6, rue Jean-Jaurès, Bertaucourt-les-Thennes, 80110 Moreuil, nous écrit :

« C'est avec le plus grand intérêt — et c'est tout à fait normal — que j'ai lu ton article « Heide im Holstein » et je suis heureux d'apprendre que l'initiative de Jean AYMONIN a amené quelques adhésions de plus au Lien.

J'ai pensé qu'il t'intéresserait peut-être d'avoir des précisions complémentaires sur l'Amicale franco-belge des anciens P.G. de Heide.

Jusqu'en 1944 le kommando 509 dont j'étais l'Homme de Confiance, cantonnait dans un silo à grains « parfaitement » insalubre.

A la suite de nombreuses réclamations auprès de la Croix-Rouge, nous avons obtenu qu'on nous construise une baraque commune au kommando 509 et au 583, autre kommando de la ville qui n'était guère mieux loti que nous au point de vue confort.

Ce nouveau kommando allait garder le n° 583, le 509 restant appliqué aux « bauer » dont nous allions être séparés et qui allaient s'installer dans les locaux du 583 ancien.

Fin décembre 1943, avec un camarade, Léon Hercman, hélas disparu depuis, nous avons décidé, avant de nous séparer, de créer une amicale des anciens du 509, amicale qui me choisit comme Président et dont j'assume toujours la présidence.

Je l'ai, je crois déjà écrit, depuis 1946 nous nous réunissons chaque année et les camarades de l'ancien 583 ont exprimé le désir de faire partie de notre Amicale. Ce qui fut naturellement accepté puisque aussi bien, nous avons passé près de 18 mois ensemble.

Il y avait à Heide, un troisième kdo de prisonniers appelé Camp IV qui, hormis les réjouissances tolérées : concerts, théâtre, football, ne pouvait avoir de rapports suivis avec nous, du fait qu'ils étaient enfermés dans l'usine où ils travaillaient.

A l'occasion d'une réunion en Belgique, certains de ces camarades y ont pris part et ont demandé à nous rejoindre. Et c'est ainsi que notre Amicale devint l'Amicale Franco-Belge des Anciens prisonniers de Heide.

Tu sais maintenant, en gros, car, en détail, il y aurait un livre à faire.

Joyeux Noël et Bonne Année à tous ».

Bravo à l'ami Marquette et longue vie à l'Amicale Franco-Belge des Anciens de Heide.

Une autre lettre des Anciens de Heide, de l'ami Georges CAMUS, 52, rue François-Pinson, 92320 Châtillon, qui nous écrit :

« Je vous prie de bien vouloir trouver ci-joint, mon bulletin d'adhésion à l'Amicale des Anciens K.G.F.

Le contact avec nos vieux camarades et le lyrisme de Jean Aymonin valent à eux seuls le titre évocateur du « Lien ».

J'ai fait plusieurs kdos : Hennstedt, Klève, Schlichting, mais suis resté le plus longtemps à Heide au 583 où nous avons créé un petit groupe musical dont Aymonin faisait partie... »

Et pour clôturer ce premier numéro de « La Gazette de Heim » nous allons donner la parole à l'instigateur de cette rubrique, notre ami Jean Aymonin. Nous ne pouvions pas mieux terminer cet article :

« Henri PERRON, rédacteur du Lien, vient de me confier la tâche de publier, chaque mois, une rubrique : « Les Ex-P.G. de Heide ». J'ai accepté, mais je compte sur votre collaboration, sans laquelle je ne peux rien, perdu que je suis dans mon lointain Jura.

Donnez-moi de vos nouvelles, je les publierai, cela offrira ma chronique. Depuis le pèlerinage de Lourdes en 1979 où j'ai adhéré, sous le chapiteau, à l'Amicale, ainsi que quelques-uns d'entre vous, la rédaction du journal m'a fait l'honneur de retenir quelques récits. A part l'exploit du camarade TOULET, il y en a peu à Heide aussi si vous avez quelques anecdotes à me rapporter je les relaterai avec plaisir.

Je remercie les camarades qui m'ont écrit pour le Nouvel An. Je répondrai à tous leurs vœux, individuellement et leur souhaite à tous ainsi qu'à leur famille une bonne année.

Mes vœux vont également à tous les chroniqueurs que je ne connais pas, à la direction et naturellement à tous les amicalistes.

J'ai une pensée pour tous ceux qui nous ont quittés, spécialement à LEON et son ami Constant BRIANT = Père SAMUEL, morts tous deux au seuil du même printemps. Je n'oublie pas les autres disparus dont je publierai la liste ultérieurement. »

Jean AYMONIN.
27641 - X.B.

VERDUN

RASSEMBLEMENT RÉGIONAL U.N.A.C. le jeudi 22 septembre 83

Il faisait beau à Verdun ce jeudi et l'ami Pierre BLAISON, délégué U.N.A.C. pour la Meuse, qui ne passe pas pour avoir le sourire facile, avait le droit d'être satisfait de sa réussite ; sans doute près de 280 le matin, pour les rencontres par stalags, puisque nous étions 263 au banquet.

Evidemment, comme dans tous les rassemblements, c'était un sympathique brouhaha provoqué par les retrouvailles de camarades qui ne s'étaient pas revus depuis des lustres ou peut-être même depuis des décennies.

A l'entrée de la salle un tableau indiquait les présents par camps, excellente initiative qu'il faut souligner et souhaiter voir se développer dans tous les rassemblements.

Bien avant l'heure fixée la salle était pleine pour écouter d'abord Pierre BLAISON et ensuite Marcel SIMONNEAU qui, comme d'habitude, égal à lui-même, sut intéresser les participants en développant l'ensemble des problèmes P.G. mais aussi des activités de l'U.N.A.C. des résultats obtenus et également des problèmes qui restent en suspens dont la conclusion risque, hélas, d'être négative.

Priront également la parole : Roger HESSER, vice-président de la F.N.C.P.G.-C.A.T.M. et vice-président de l'Association de la Meurthe-et-Moselle, qui dressa les grandes lignes du pèlerinage à Lourdes en juin 1984 (nous en parlons par ailleurs) ; Pierre MARIZIER, président de l'Association départementale de la Meuse, enfin Pierre BLAISON clôtura cette séance avant que l'important cortège ne se dirige vers l'imposant monument aux Morts de Verdun où conjointement M. SIMONNEAU, P. MARIZIER et R. HESSER déposaient une gerbe, dépôt suivi de la minute de silence pendant que le clairon faisait retentir « La sonnerie aux morts ».

Puis ce fut le retour à l'hôtel Bellevue où un très bon menu nous fut servi et cela sans temps mort, comme c'est souvent le cas lorsqu'il y a plus de 260 convives. Il nous fut ensuite possible après les adieux, ou plus exactement les « aurevoir » puisque nous nous retrouverons l'année prochaine à Sion où l'ami DEVILLE nous recevra, de faire une petite promenade sur les bords de la Meuse sous un chaud soleil encore estival.

Et encore une fois bravo et merci à P. BLAISON.

G. ROCHEREAU.

LE COIN DU 852

Le début d'une nouvelle année est toujours, avec les échanges de vœux, l'occasion de recevoir des lettres de camarades qui, en temps ordinaire, ne sont guère des fanatiques de l'écriture. En ce mois de janvier 1984, il m'a été donné d'avoir le grand plaisir de lire les missives de plusieurs d'entre vous m'ayant gentiment adressé leurs souhaits. Je les ai, bien sûr, déjà remerciés mais cela ne m'empêche pas de leur dire à nouveau toute ma gratitude et d'adresser à tous les autres anciens du 852 qui liront ces lignes, mes vœux bien sincères pour 1984.

Les nouvelles reçues ne sont pas toutes très gaies ; certes, il y en a bien quelques-unes de bonnes, mais d'autres, notamment celles concernant la santé, laissent parfois apparaître un certain pessimisme ou un peu d'anxiété. A tous ceux qui ont été touchés par la maladie comme à ceux que l'accumulation des ans sur leurs épaules conduit à restreindre leur activité et à prendre de nombreuses précautions, je leur dis de ne pas perdre confiance, la guérison arrivera bien un jour.

Voici les nouvelles qui m'ont été données.

Je commencerai par mon bon camarade Georges KLEINHOLTZ, un vieux copain de 58 ans bientôt. L'année 1983 n'aura pas été bien rose pour lui ; œdème pulmonaire et crise cardiaque, notre ami a, comme on le dit, été particulièrement servi. Le bon vieux Georges a maigri de 15 kg, tombant de 95 à 80 kg. Il lui reste encore un peu d'emphysème mais, heureusement, la tension se maintient à un bon niveau, 14-8. Au téléphone il m'a dit reprendre de l'appétit et reconnaît qu'il a passé de sales instants, sa famille ayant eu, à un certain moment, de bien tristes pressentiments. Tout rentre dans le rang maintenant petit à petit ; il est évident qu'après de telles alertes notre ami soit tenu à prendre des précautions et à suivre un régime.

Marcel DIETTE a eu, lui aussi, des ennuis du côté du cœur. Cela s'est soldé par 12 jours d'hôpital à Pithiviers, suivis de 18 jours à l'Hôpital Thenon à Paris et tout ça, selon son expression, à cause d'une panne de moteur. Il faut qu'il fasse très attention. Lui qui ne rechignait pas à l'ouvrage doit absolument se ménager, observer un repos complet et, ce qui n'est pas amusant, être tenu à un régime sévère. Il lui en coûtera certainement de ne plus travailler son terrain ou embellir sa maison. Ainsi qu'il me l'écrit, adieu tronçonneuse, motoculteur et tondeuse à gazon.

Paul BEAUMIER, de son côté, à la suite d'une grosse fatigue a dû être hospitalisé pendant 15 jours

début novembre 1983, pour observations, analyses diverses et radiographies. Heureusement tous les résultats ont été négatifs et tout semble rentrer en ordre maintenant.

Si, pour lui, ça se termine bien, par contre son épouse gardera un mauvais souvenir d'une visite qu'elle lui a rendue lorsqu'il était à l'hôpital de Nevers. Cette fois-là c'est un voisin qui l'avait amenée fort aimablement en voiture : or, ne voilà t'il pas qu'il se produit un accrochage dans une rue de la ville ; légers dégâts aux voitures mais dans l'affaire Mme BEAUMIER a reçu un choc à la jambe qui a provoqué un œdème heureusement sans blessure ouverte. Bien entendu il faudra du temps pour que l'enflure soit complètement résorbée ; c'est en bonne voie pour le moment espérons que cela continuera.

Passons maintenant aux nouvelles moins grises.

De son Finistère, Francis GOGER m'informe que tout va bien ; rien de particulier à signaler chez lui et dans toute la famille ; dans son coin il fait beau, pas froid du tout et les mimosas sont presque en fleurs.

Chez Bernard VILETTE, c'est la même chose, ça va aussi bien que possible, il faut seulement composer avec les quelques ennuis qu'apportent les ans qui s'ajoutent inexorablement sur les épaules. Mais ces tracés s'effacent devant les événements heureux lorsqu'il s'en produit et, justement, il en est arrivé un le 7 novembre 1983. Ce jour-là Bernard et son épouse sont devenus grands-parents pour la 3^e et la 4^e fois puisque des jumeaux sont arrivés au foyer de leur fils. Félicitations aux parents et souhaits de prospérité et de longévité aux nouveaux arrivants.

Suite à mon article sur le vol de sa montre, Paul MEUNIER m'indique qu'en définitive c'est lui qui a fait réparer la montre en question à Diepholz. Il l'a toujours et elle fonctionne encore normalement. Tout est bien qui finit bien. MEUNIER ne me dit rien de sa santé ni de celle de son épouse ce qui laisse supposer qu'il n'y a pas de problème de ce côté-là ; en tout cas, nous souhaitons qu'il en soit ainsi.

Quant à Jean MARTIN, il ne sait toujours pas quand il quittera Paris pour aller s'installer définitivement en Dordogne ; peut-être cette année si tout marche bien. En attendant, tous les jours il est obligé de sortir pour promener son chien « Spiron » afin que celui-ci puisse satisfaire certains besoins naturels (pas sur les trottoirs, bien sûr, dans les caniveaux).

pays, impossible de découvrir le 23 avenue des Chênes Lièges ! Qu'en penses-tu, ami ROBERT ?

D'ENCELOT, toujours d'attaque, le drôle... mais en descendant dans le L.-et-C. il n'omet jamais de rendre visite à nos deux compères du coin, j'ai nommé BRESSON et FRUGIER, bravo l'ami !

De BRESSON qui se remet d'une bronchite, ainsi que d'une brûlure à la plante du pied gauche occasionnée par un exercice qu'il ne faut pas faire : celle de monter sur une cuisinière, allumée s.v.p., même avec des chaussures, le ramonage pouvant se faire quand il n'y a pas de feu... comme quoi on fait des bêtises même à 77 ans. Bonne convalescence tout de même ami Maurice, et le 25 mars à Paris, non ? tous les deux...

De DROUOT qui laisse le soin à Yolande de prendre le bic, reconnaissant toutefois que l'ami Maurice a bien voulu de sa main (ô combien mignonne !) nous transmettre des vœux pour 1984 et aussi s'associer à ceux de sa femme. Un grand merci à tous les deux.

De KAUFFMAN, notre « jeune marié »... (tu te souviens qu'il a été très longtemps réfractaire au mariage) de 70 ans. Il a bon moral, mais est obligé de vivre avec une pile, le pauvre. Un souhait formulé au téléphone : celui de pouvoir boire un pot un jour prochain, avec notre ami FRUGIER qui habite pas très loin. Alors entendu Jean ?

De RAGER, toujours bon pied, bon œil, il est vrai qu'il ne prend jamais connaissance des articles

Nos amis belges Marcel et Mariette DEHOSSAY ont, en décembre, fêté comme il convient les 3 ans de Jérémie, leur petit-fils lequel a d'ailleurs profité de la cérémonie pour piquer une colère mémorable, refusant, avec hurlements à l'appui, de serrer la main de Saint-Nicolas qui, en personne, était venu lui apporter des cadeaux. Marcel est toujours très occupé par les travaux qu'il a entrepris dans sa maison de Comblain, aussi laisse-t-il le soin à Mariette d'écrire et de répondre au courrier ; il paraît qu'avec un peu de chance tout sera terminé cette année.

Chez Roger GOBILLARD tout irait pour le mieux si notre camarade n'avait attrapé une bronchite suivie d'une sinusite, celle-ci ne semblant pas vouloir s'arrêter aussi rapidement qu'on le voudrait. Antibiotiques et comprimés de tous genres essayent d'enrayer le mal et Roger doit aussi passer de nouvelles radios pour savoir exactement ce qu'il en est. Souhaitons que les résultats soient bons. A noter que notre ami a, enfin, décidé de se mettre en retraite complète et de ne plus participer aux travaux de la terre, laissant à son gendre le soin de faire fructifier ses hectares.

Vous parlerai-je de moi ? Malgré deux séries de douze séances de rééducation fonctionnelle, une partie en salle (massages) une autre en piscine chauffée (mouvements dans l'eau), mon arthrose cervicale et celle des épaules sont toujours là. Il est juste de dire quand même que les douleurs ont bien diminué. Pour l'instant je suis au repos, entendez par là que je dois faire seulement chez moi, tous les matins, quelques mouvements pour assouplir les muscles ; fin mars je reverrai le toubib. Ayant constaté d'autre part l'apparition de certains petits symptômes qui m'avaient (à tort) alarmé, j'ai dû faire pratiquer une analyse de sang et un électrocardiogramme. Rien de grave pour le moment, il suffit simplement de prendre des précautions.

Et maintenant, à bientôt le plaisir de recevoir des lettres... de ceux qui m'ont écrit.

René LENHARDT.

P. S. - Cet article était rédigé lorsque j'ai reçu une lettre de Léon RIVIERE et je vous en donne la teneur. Chez lui, à part les rhumes qui sont de saison, tout va bien pour le moment. L'ami Léon attend avec impatience le retour des beaux jours qui lui permettront de se rendre en Normandie et de s'adonner au bricolage dans sa maison. Il faudra cependant qu'il fasse bien attention car les travaux de force lui sont interdits. Alors ! Pas d'imprudence, Léon.

R. L.



En ce début d'année 84, quelques nouvelles...

Tout d'abord un grand merci à nos très bons amis PERRON pour leurs souhaits exprimés à notre intention dans le « Courrier » du Lien de décembre, Huguette et moi y avons été très sensibles.

A notre tour nos vœux les plus sincères à Victoria et à toi, mon cher Henri. Nous sommes donc rentrés de Paris le 7 janvier et, hélas, nous n'avons pu nous rencontrer car, comme tu le dis « les jambes sont fatiguées », si bien que je ne suis sorti, en 3 semaines, que le jour de Noël, le repas ayant lieu à Puteaux, au milieu de nos dix petits-enfants, très heureux de participer à leur joie à tous. A fin mars nous l'espérons.

— Relevé un petit entrefilet dans le « Courrier » de décembre, de nos amis MARSCHAL, adressé à la rédaction du journal les informant de leurs vacances passées à Yère, les veinards... et les vœux arrivés au moment de mettre le point final à ce papier.

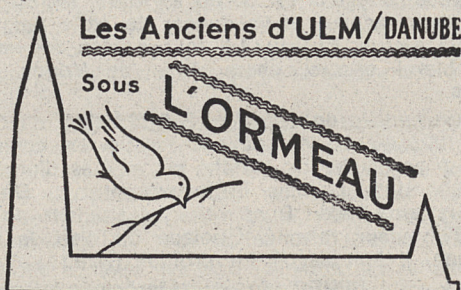
— En début de décembre, quelques lignes de nos bons amis ROBERT, tracées sur une très jolie carte représentant « Les Trois Grâces », par Van Loo, de la chambre de François I^{er} au Château de Chevenneaux. Ces « Trois Grâces » étant dans une nudité la plus absolue !... un vrai régal pour les yeux, les amis... Quant à leur santé à tous les deux, amélioration en cours. Merci de leur pensée.

— Et maintenant, permettez-moi de vous transmettre les vœux de nos camarades cités ci-dessous et des nouvelles de leur santé :

De JOUILLEROT en bonne forme et qui me donne des nouvelles de COULON (voir plus loin).

De BALESDENS qui tient le coup, mais s'excuse de ne pouvoir, cette année encore, assister au prochain banquet du 25 mars.

De JOLAIN en bonne santé ainsi que Madame, mais une catastrophe : 3 fois inondé l'hiver dernier ! Et puis de passage à Pau, ils ont voulu rendre visite à MURBACH, à St-Vincent de Tyrosse, mais après maintes demandes auprès des indigènes du



Les Anciens d'Ulm, Belges et Français, se joignent à moi pour adresser à Henri PERRON, Rédacteur du Lien, et à Victoria, son épouse, leurs vœux sincères et souhaits les meilleurs pour 1984. Avec tous leurs remerciements pour les lignes qu'il leur réserve dans Le Lien : SOUS L'ORMEAU, ce « Trait d'Union » que nous apprécions tous et qui permet de nous joindre... et de rester le « Beau Fleuron » de l'Amicale.

L. V.

ROIS... ET... REINES D'UN SOIR

Ce premier jeudi de janvier connaît, une fois de plus, le succès. Les Amicalistes sont nombreux à se retrouver à l'Opéra-Provence, autour du Président Langevin et de Madame, qui président ce dîner mensuel.

Le Président, dans une allocution très applaudie, constate qu'après bientôt 40 années, les anciens

du 604, qui paraissent dans Le Lien, car il ne fait pas partie de l'Amicale, eh oui !

De COULON qui vient de rentrer une nouvelle fois de la clinique. Depuis le 22 août, il a dû subir 2 opérations des artères... souhaitons lui un définitif rétablissement. (A noter que Jouillerot, dans sa lettre, me faisait part de la santé d'Ernest).

De ROBERT, lequel ayant eu un « doute affreux » en ce qui concerne les vœux pour 1984 qu'il aurait pu me transmettre ou non, a choisi de me les renouveler au cas où... et il a bien fait, car j'aurais été très contrarié de ne pas les recevoir de lui et de Claire. Merci amis.

De Mme SAUVAGERE dont le moral est meilleur et qui n'oublie pas tous les copains de notre « Tonton ». Qu'elle en soit bien vivement remerciée. Heureusement, dit-elle, qu'elle possède deux braves toutous pour rompre sa solitude.

Voilà pour ce numéro du Lien, la suite dans le prochain.

Un vœu pour terminer, celui de se retrouver très nombreux le 25 mars prochain, autour de la table du 604. Et en adressant ton inscription au Bureau de l'Amicale, de préciser « Table du 604 ».

Avec l'espoir de te retrouver prochainement, sois assuré de toute ma très sincère amitié.

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.

P. G. sont fidèles à une amitié qui a su franchir le cap de bien des décennies et que les Anciens d'Ulm restent encore ce « Beau Fleuron » de l'Amicale à laquelle ils restent très attachés.

L'apéritif étant offert gracieusement, précède le dîner qui se termine par la traditionnelle galette feuilletée qui fera des « Reines et des Rois... d'un soir » tandis que les coupes s'emplissent de ce vin pétillant et que trinquent dans la joie et l'amitié tous les convives.

Les applaudissements accueillent chaleureusement chanteuses, chanteurs et fins diseurs.

Paulette REIN, de sa voix douce nous charme ; et de son répertoire choisit Lucienne Boyer, ce qui nous rappelle ces chansons que l'on aime toujours fredonner, aujourd'hui comme hier. Bravo à Paulette, qui est très applaudie.

Luc DUMOTIER de sa belle voix de baryton, qui est un réel enchantement, a choisi « La Rose », de Messager et nous fait revivre André Bauge et les beaux soirs de la Galté Lyrique.

Maurice ROSE, avec beaucoup d'humour, avec les sketches dont il a le secret, aurait sa place « Aux 2 Anes » parmi tous les derniers chansonniers.

Lucien PLANQUE chante les vieux refrains des années passées. Notre brave doyen du Bureau les évoque avec beaucoup d'émotion. Il a le don de les faire reprendre en chœur... ceux que nos parents fredonnaient et que nous revivons émus en pensant à eux... et chantions... quand nous étions jeunes.

Suite page 6.

Sous l'Ormeau (suite)

Enfin Pierre PONROY, très en voix, entame les derniers couplets de Ramona — et ce soir aussi nous faisons un «rêve merveilleux...»
Nos bravos à tous... Il se fait tard... Il faut se séparer, le cœur plein d'émotion d'avoir, une fois encore, connu une si belle soirée dans l'Amitié... dans le souvenir.

—0—

La table d'Ulm était trop petite, il fallut se serrer un peu... déborder sur ses voisins et rassembler quelques tables.

Avant pris place : Mmes Miquel, Moranne, Fillon, Daminet, Berchot, Courtier, Caudran, Jacquet, Véchambre, Huguette Crousta. Mmes et MM. Ouir, Duez, Rein, Joseph, Sénéchal, Batut, Faucheux, Delaunay. Notre Vice-Président René Schroeder et son épouse, nous transmettent d'Ajaccio, leurs vœux et leurs regrets de ne pas être des nôtres ce soir-là.

Nous devons excuser bien des amis retenus en ce début d'année mais très fidèles en pensée, avec nous : MM. et Mmes André Balasse, Lucien Arnould, Alphonse HINZ, Emile Gressel, Jean Blanc, Mme Andrée Lavergne, Mlle Suzanne Cadoux. Nous les retrouverons avec plaisir un prochain premier jeudi, en mars... ou à l'Assemblée Générale fin mars.

Sur cet espoir, nous vous renouvelons toutes nos fidèles pensées et amitiés.

L. V.

BOITE AUX LETTRES

Merci aux camarades, amis des quatre coins de France et de Belgique de leurs vœux et souhaits pour l'année nouvelle. Nous leur renouvelons tous les nôtres en espérant qu'ils seront nombreux fin mars... à Vincennes.

Nous les attendons, avec tout le plaisir de leur faire ... «La bise».

Jean-Louis Salignas, Puydaniel, Jean Blanc, Arrière-sur-Iton, Mireille et Daniel Girod, Vence, Pierre Vailly, Epinal, Edmond Raffin, Chambéry, Georgette Ribstein, Belfort, Maurice Brun, Vence, Aimée Yvonnet, Chars, Ginès Matéo, Beaucaire, Roger Hadjadj, de Montalieu et le kdo de Schramberg, Jules Granier, de Bessèges, Odette Rigot-Derisoud, Usinens, Louis Jeantet, Seyssel, Edmond et Eliane Michel, Trévon-Tréguignec, Pierre Chaballier, Les Vans, Alphonse Hinz, Asnières. Nos amis Belges, Armand et Jane Ista, Marcel et Aline Belmans, Thérèse Denis, René Storder, Emile Legrain, Gustave Wautèle. Et si j'en oublie, que l'on veuille bien m'en excuser...

N'oubliez pas nos prochains jeudis : 1^{er} mars, 5 avril, 3 mai, etc. Notre Assemblée Générale du 25 mars prochain et le Banquet qui suivra. L'Assemblée Générale des Stalags V belges, en Belgique, le 29 avril et notre Trésorier... qui vous remercie.

Amicalement,

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V.B.

DES NOUVELLES DE NOS ARTISTES PEINTRES

Un événement à GM Gennevilliers

Mardi 13 décembre 1983, Georges BATUT, Agent d'Outillage à l'atelier des prototypes du Département Engineering était à l'honneur.

Pendant 3 longs week-end, Georges et son père sont venus, bénévolement, réaliser dans le secret, la fresque murale de la salle du restaurant du bâtiment A.

A l'occasion de l'inauguration de cette fresque, un vin d'honneur a réuni, entre autres, le Président du Comité d'Entreprise, les élus et quelques représentants du Département Bâtiments et Service.

Félicitations et encore merci aux peintres pour leur chef-d'œuvre.

Du « Parisien Libéré » du 9 décembre 1983. Les nouvelles des Yvelines : Sartrouville - Un XX^e Salon des peintres dédié à Jean BATUT :

«Le XX^e Salon des peintres de Sartrouville, comme chaque année, se tient au Centre culturel, place de la Gare, et nous présente une palette représentative des goûts de cette association très entreprenante.

«Autour d'un artiste parisien, Jean Batut, un peintre du Marais, qui contribue depuis fort longtemps déjà à animer ce Salon en compagnie du Président M. Berton et de nombreux peintres de talent... Au total 150 tableaux à voir...»

Bravo à nos amis Jean et Georges BATUT pour leur active production picturale.

NOS PEINES

M. et Mme André THIAUCOURT, de Pont-à-Mousson nous font part du décès de leur oncle Jean THIAUCOURT, de Nancy, survenu le 10 octobre 1983.

Ancien d'Ulm, du Rothvesenheller, fidèle à nos réunions, en pensée, il laisse le souvenir d'un très bon camarade de captivité, fidèle à notre amitié.

A ses neveux, à sa famille, nous renouvelons nos sincères condoléances et toute notre sympathie attristée.

L. V.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec
Coteaux de l'Aubance
Rosé de Loire
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay
Anjou Rouge
Méthode
Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Les Anciens du Waldho

Les années passent... Les Anciens du Waldho sont toujours là! Les vivants continuent vaillamment leur présence à l'Amicale quant aux disparus ils sont solidement ancrés dans nos cœurs pour être là eux aussi. Nous qui restons sommes les gardiens du Souvenir. Ceux qui nous ont quittés peuvent compter sur ceux qui poursuivent la tâche que la maladie ou l'accident les ont empêchés de continuer. Nous apportons à leurs familles toute notre affectueuse sollicitude. En votre nom, chers Anciens du Waldho, je leur apporte tous nos meilleurs vœux de santé et de courage. Quant à vous, chers camarades, au nom de la rédaction du Lien, je vous présente, mes meilleurs souhaits de santé et de fraternelle amitié pour l'an 1984, avec l'espoir de vous voir très nombreux à notre Assemblée Générale du 25 mars prochain. Montrons que les gars du Waldho sont toujours là!

Une lettre de notre ami le Dr Daniel PALMER, Campagne de Brives, 04300 Forcalquier :

«Encore une année qui s'est écoulée sans qu'on s'en aperçoive! Je ne voudrais pas reprendre le vieux thème de la fuite du temps, mais c'est un fait que cela va plus vite. Il est vrai que les retraités ont tellement à faire. Moi en tous cas...»

«Merci de toutes les nouvelles transmises régulièrement par Le Lien — et c'est dommage que mes très rares remontées vers le Nord ne me permettent pas de m'arrêter à Paris, pour participer à une réunion, les dates ne concordant jamais aux miennes.

«Je souhaite que 1984 vous garde en excellente santé, et vous apporte beaucoup de joie, et vous prie de transmettre mes meilleurs vœux aux camarades du Waldho que vous aurez l'occasion de rencontrer...»

Merci, cher ami Toubib, de vos bons vœux et recevez par la voie du Lien mes meilleurs vœux pour 1984, pour vous et votre famille, et surtout mes meilleurs souhaits de bonne santé. Il est vrai que les années passent terriblement vite. Au Waldho nous comptons les heures... maintenant ce sont les années qui défilent à un train d'enfer. Quand je pense que cela fait plus de 43 ans que nous avons lié connaissance!... Près d'un demi-siècle!... C'est incroyable!!! Le temps passe si vite, en retraite, qu'il réduit le temps de vivre, ainsi quand j'apprends le décès d'un ami du Waldho je me dis : «Ce n'est pas possible... il était tout jeune!» Oui, tout jeune quand il était pensionnaire au Waldho... mais depuis le temps à couru... comme un sprinter! Aussi quand j'ai appris le décès de notre ami Christian GIRON que nous avons tous les deux bien connu, c'est la jolie «soubrette» au beau sourire qui m'est venue tout de suite en mémoire... C'était le théâtre, bien sûr, mais c'est quand même un bon moyen de garder sa jeunesse... Car depuis 43 ans, Christian a fait comme nous... il a pris de l'âge. Mais je suis certain, docteur, que vous aussi vous avez gardé de notre ami disparu, la même image... Encore un bon copain qui nous a quittés! Il est tant de serrer les rangs!

Notre ami Robert LAMMIDIAUX, 135, avenue de la République, Saint-Quentin, nous écrit :

«Très amicalement à tous et un grand bravo pour votre belle action. Avec le temps, je suis toujours, et de plus en plus étonné de ce que m'apporte et m'apprend Le Lien. Tant de constance et tant de trouvailles. Chapeau!...»

Merci Robert pour ton fidèle soutien à notre Caisse d'entraide et tes encouragements qui sont la preuve inéluctable que nous sommes dans la bonne voie. Nous espérons que cette année tu seras des nôtres à l'A. G. du 25 mars avec les gars de la dentisterie! Comme je l'ai dit, plus haut, à notre sympathique toubib : «Il faut serrer les rangs». N'attendons pas qu'il soit trop tard. Les Anciens du Waldho te saluent.

Une communication téléphonique de notre ami René BONNAULT, un ancien de la Dentisterie, un collègue de l'ami Robert LAMMIDIAUX, nous apporte les vœux d'un ancien du Waldho à ses anciens compagnons et nous fait savoir, que sauf un empêchement imprévisible, il sera des nôtres le 25 mars 1984.

Notre ami Jean EYRAUD, Place du Chevreuil, 05500 Saint-Bonnet, nous prie d'adresser son amical bonjour à toutes les connaissances du Waldho. Nous adressons à notre ami Jean notre bon souvenir et tous nos meilleurs vœux pour 1984.

Nos amis Raoul BERTIN, Vignay 51390 Gueux, adressent à tous les camarades et amis leurs meilleurs vœux et souhaits les plus sincères pour 1984 et donnent rendez-vous à tous à l'A. G. du 25 mars. Merci pour la Caisse et le cadeau qui va donner du cœur au ventre... aux membres du bureau. Le tout a bien été reçu au Siège. Merci encore, chers Amis de Vignay, et au 25 mars.

Notre ami, le docteur André CESBRON, de Champ-toceau (Maine-et-Loire), adresse à tous ses copains du VB et en particulier du Waldho les amitiés d'un retraité de fraîche date. Comme le temps passe!... Bonne et longue retraite Dédé! Bons vœux et souhaits de bonne santé d'un vieux retraité. Quoique on dise, la retraite a du bon, il faut savoir en profiter (H. P.)

Mme Paul REBEC, 40, rue Maréchal Joffre, 06000 Nice, nous écrit : «Je vous remercie de m'adresser fidèlement Le Lien. J'ai la tristesse de vous faire savoir le décès de mon époux, le docteur Paul REBEC, survenu le 9 février 1983 à Nice...»

A cette triste nouvelle était joint un avis de décès ainsi libellé dans le journal «Nice-Matin» du 18-2-1983 :

«Vendredi matin, les portes de l'église Saint-Jacques à La Boline s'ouvraient devant la dépouille mortelle du Dr Paul REBEC, l'un des directeurs du laboratoire d'analyses médicales bien connu de Nice où il était décédé d'une douloureuse maladie.

«La bénédiction funèbre lui fut donnée par le R. P. Gaillard, curé de Valdeblore, qui dans son allocution dégagea les qualités que le défunt mit au service d'autrui, sa vie médicale durant. Une vie abrégée par la maladie (elle ne comptait que 65 ans) à laquelle la pénible captivité de la guerre 39-45 avait sans doute préparé le terrain...»

Nous avons bien connu le docteur REBEC durant son passage au Waldho. C'était le benjamin des toubibs de l'hôpital où il ne comptait que des amis. Au nom de

tous les anciens du Waldho j'adresse à Mme Paul REBEC, à son fils Michel et à toute sa famille, nos très sincères condoléances.

Nous avons reçu les vœux de notre ami Robert PAUMIER, Secrétaire Général adjoint de la F.N.C.P.G. A.A.T.M., ancien infirmier du Waldho qui se rappelle au bon souvenir des ses anciens camarades.

Nos amis Delphine et Marius GENOIS, Résidence Clair-Matin, A2, Avenue Malacrida, 13100 Aix-en-Provence, vous adressent à tous leurs vœux sincères, de bonne santé surtout pour 84. En espérant la grande joie de nous revoir bientôt.

J'ai reçu, par téléphone, les vœux de nouvel an, pour les Anciens du Waldho de Mme Georges GALTIER, 48, rue Paul Bert, 92150 Suresnes. L'épouse de notre très regretté «Moumoute» est en bonne santé, lit Le Lien avec intérêt, et me charge de vous transmettre à tous ses vœux de santé, de bonheur et de bonne retraite.

Vraiment le téléphone est un moyen très pratique pour se retrouver. Cette voix familière qui vient parfois de très loin, vous apporte la présence. Et au son de la voix on sait tout de suite que le correspondant est en bonne santé. Je remercie Mme BARBOT, 40, avenue de la République, 27540 Ivry-la-Bataille, de sa communication téléphonique qui me rassure sur sa santé. Elle me prie de transmettre à tous les amis de son défunt mari, notre grand camarade René BARBOT, le premier soigneur du Waldho, ses meilleurs vœux de bonne année et de bonne santé ainsi que son bon souvenir.

Mme Désiré-Louis HANRY, 24, rue du Dr Yersin, 59000 Lille, me prie de transmettre aux Anciens du Waldho, ses meilleurs vœux de santé, ainsi que le bon souvenir de son regretté mari, notre bon camarade HANRY, que nous avions tant de joie à rencontrer lors de nos Assemblées. Tous nos meilleurs vœux de santé à Mme HANRY.

Pour les anciens du Waldho, l'année 1983 a été bien meurtrière. Nous ont quittés cette année nos excellents camarades et amis, le Docteur REBEC, Lucien VALLI notre «Raton», et Joseph SANTOLINI. Toute notre fraternelle sympathie va vers celles qui ont perdu leur compagnon des bons et mauvais jours.

Les vœux à tous de la part de notre camarade Robert SALLES, 41, Grande Rue Héricourt, 78270 Bonnières-sur-Seine, un ancien de la Dentisterie que nous espérons rencontrer avec Mme SALLES le 25 mars prochain.

Très sensible à son bon souvenir j'adresse à l'ami Robert CLEMENT, 28-30, Avenue Thiers, 93340 Le Raincy, mes meilleurs souhaits de bonne santé pour 84 avec l'espoir de nous rencontrer un jour.

L'ami Camille CHARBONNET, La Vigne 01600, Trévoux espère que les ex-P. G. résisteront encore longtemps à l'usure. Hélas, cher Camille, l'érosion se fait lentement, heureusement, mais sûrement. A la table d'hôtes, il y a déjà bien des chaises vides! Nous espérons te voir le 25 mars prochain.

Une pensée amicale et ses meilleurs vœux de santé à tous les anciens du Waldho, de la part de mon collaborateur au Magazin Wolfarth, que nous avons pillés sans vergogne, surtout les couvertures, afin d'assurer un possible bien-être. Et l'hiver, en Forêt-Noire, à 800 m d'altitude, il fait bien froid... il faut donc se couvrir, ce n'est pas le préposé à l'infection qui me contredira, n'est-ce pas Georges. Et à l'ami Jules CARLIER j'envoie ma fraternelle amitié et mes vœux de santé.

Mme F. FAURAN, Le Martelet, 63320 Nescheres, adressé à notre Président LANGEVIN, un ancien du Waldho lui aussi, ses vœux pour Noël et le Nouvel An. Le président très touché de cette marque de sympathie le docteur FAURAN, étant décédé le 28 avril 1981, était pour lui un excellent ami, me prie de vous adresser Chère Mme FAURAN, ses meilleurs souhaits de santé pour l'an 1984 ainsi que l'espoir de vous rencontrer le 25 mars prochain à l'Assemblée Générale de l'Amicale. Le président LANGEVIN et Mme vous adressent en même temps toute leur amitié et leur bon souvenir auxquels se joignent ceux de la rédaction du Lien dont votre mari était un fervent supporter. Merci pour notre Caisse d'entraide.

Notre ami le Dr Henri GUINCHARD, Le Mouton 39300 Champagnole, ancien médecin-chef du Waldho nous écrit, entre autres :

«...Avec mes vœux très cordiaux pour tous les camarades, pour la continuation de la remarquable vitalité de notre association et pour les membres si dévoués de notre Bureau...»

«Amitiés à tous les camarades français du VB, car il n'en est pour ainsi dire aucun qui m'ait déçu, et j'ai conservé pour la plupart beaucoup d'admiration et d'estime».

A notre ancien médecin-chef, j'adresse de la part de tous les Anciens du Waldho, nos vœux de longue retraite et de santé avec l'espoir de le revoir le 25 mars à Paris.

Merci à l'ami Lucien DESTOUCHES, 70, Avenue A. Maginot, 94400 Vitry-sur-Seine pour son grand bonjour à tous les copains du Waldho. Le préposé aux douches et à la Wascherie, membre de l'équipe Kirsch-Charlier est en bonne forme. Nous espérons le voir le 25 mars à l'Assemblée Générale.

Il reste encore de la correspondance à dépouiller et les chèques postaux à revoir. Nous ne pouvons pas tout passer sur le même Lien, il faut aussi laisser la place aux autres commandos. Merci à tous les Anciens du Waldho de penser ainsi à l'Amicale et je leur donne rendez-vous au dimanche 25 mars pour l'Assemblée Générale et le Banquet qui suit. Préparons dès maintenant plusieurs tables de 12. Nous le pouvons et nous le devons en pensant à ceux qui venaient s'asseoir avec nous et qui n'y sont plus désormais. Aussi serrons les rangs... faisons face à l'adversité en participant.

Rendez-vous des Anciens du Waldho, le 25 mars prochain à la Chesnaie du Roy, Bois de Vincennes à Paris pour le Banquet annuel. Inscrivez-vous vite.

H. PERRON.

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami **CARTIGNY-FELBACQ Alexis**, 7, route de La Louzy, 02170 Le Nouvion en Terrache, nous écrit :

« Membre de l'Amicale depuis seulement quelques années, je tiens d'abord à vous faire connaître toute l'admiration que j'ai pour toute l'Equipe du Lien. Votre courage, votre dévouement à la cause P.G. vieille maintenant de 38 ans, sont admirables. Je suis fier d'être amicaliste, chaque mois je parcours Le Lien avec une grande satisfaction. Souvent je regrette d'être devenu si tardivement adhérent... »

Merci à notre ami de ses flatteuses appréciations sur Le Lien et l'Amicale. C'est toujours avec intérêt que nous prenons connaissance des avis de nos camarades. C'est avec leurs critiques que nous publions un journal tel que nos amis le conçoivent. Nous signalons à notre camarade que le nécessaire a été fait auprès de Gaston BOUREL, à Fromelles, 27, rue Delva, 59249 Aubers. Espérons que notre ancien P.G. viendra grossir nos rangs, nous serions heureux de saluer sa bienvenue parmi nous.

Notre ami CARTIGNY, adresse ses meilleurs vœux de bonne santé pour 1984 et son meilleur souvenir à tous et en particulier aux anciens du kdo de Bischofingen.

L'article « Guerre et littérature » de notre ami TERRAUBELLA nous a valu un courrier somptueux. Nous avons publié dans Le Lien de janvier 1984 deux lettres de nos amis Eric GROS et Paul WALTZINS, tous les deux professeurs honoraires, qui nous semblaient résumer parfaitement tout ce qui concernait les « grosses têtes » : Napoléon, Bazaine et tutti quanti. Nous remercions tous nos correspondants de leur diligence à remettre l'histoire en place et constatons avec satisfaction tout l'intérêt qu'ils portent à la lecture de notre Lien. Rien ne leur échappe !

Comme ne nous a pas échappé l'humour dont la lettre de notre ami BASSET, 419, Bd de la République, B.P. 29, 13651 Salon Cédex, parle fort joliment de la chose, adressée à TERRAUBELLA, et dont la Rédaction s'est emparée (on n'a pas idée, aussi, d'aller planter sa tente à Mérignac !) Voici donc la réponse de BASSET :

« Cher Terraubella,

De Paris, sinon de Roncevaux, tu appelles au secours ? Digne Roland, je t'apporte — faute de bras mon « petit savoir séculier ». Il s'agit de Napoléon III dont tu as perdu la trace depuis Sedan. Rassure-toi : le roi de Prusse et son chancelier ne sont pas des brutes et savent honorer, le premier son « frère vaincu », le second avec une obséquiosité méprisante mais réservée. Le déchu, prisonnier de guerre, résidera sur le sol allemand, via la Belgique, qui ne peut refuser le passage, sur une insistance aussi prestigieuse que pressante. C'est par courtes étapes, en chemin de fer, dans un wagon luxueux dont il ne lèvera les stores que si on lui affirme qu'il sera applaudi, que de Verviers à Herbestal (frontière belgo-germanique) qu'il est officiellement un K.G. entre les mains de l'ennemi. Il est dirigé aussitôt sur Cassel et ensuite à 4,5 km de là, sur le plaisant château de Wilhelmshöhe. Quelques jours après arrive l'impédimenta : 100 domestiques (valets d'écurie, ordonnances, serviteurs de bouche) et un vrai haras de 85 chevaux. La vie va s'écouler, douce et remplie de visites de la famille : l'Impératrice et le Prince Impérial, qui ont réussi à s'échapper — non sans mal — de France et résident à Camden, château sis près de Hastings... D'autres figures connues. Mais l'on n'a pas le temps de comploter, jouer aux émigrés de Coblenz du début du siècle. Napoléon est libre le 19 mars 1871 et décide de rejoindre les siens sur le sol britannique. La captivité de l'ex-Empereur n'aura été ni longue, ni bien désagréable. Mais...

Je dois terminer par nos ancêtres malheureux, les bidasses sortis des enfers successifs — chaudrons nommés Sedan, puis Metz. Voilà de la bonne graine corvéable à merci. Une gamelle de brouet et... arbeit... arbeit.

Ces centaines de milliers de captifs iront participer en Poméranie et en (ex) grande Pologne, au renforcement des fortifications de Graudenz et de Posen. Guillaume I^{er} attendra le règlement du dernier écu des centaines de millions imposés au vaincu au titre de dommages de guerre, pour commencer à faire rapatrier les pauvres gefangs d'alors.

Nota en ce qui concerne les officiers des places investies. La Prusse ne leur demandera qu'un serment sur l'honneur de ne pas reprendre les armes jusqu'à la fin des hostilités pour leur permettre de rentrer chez eux. Etrange proposition qui, si elle était acceptée par le captif lui créait une situation bien ambiguë alors que les Français se battaient toujours avec honneur sur les ultimes défenses du pays.

Je replie mon petit aide-mémoire 1870-1871.

Je te quitterai en t'adressant mon accolade morale accompagnée des vœux 1984 qui viennent à point. Et continue à nous écrire encore et toujours des articles intéressants... même s'ils sont parfois corrosifs.

Ton vieux BASSET, Stalag VB - Mle 11787 ».

Une réponse également de notre excellent ami le Docteur Jacques MEULEY, de Reims, qui apporte à l'Histoire la caution des disciples d'Hippocrate. Nous l'en remercions. Nous ne pouvons publier sa réponse ainsi que tant d'autres, car nous ne pourrions que répéter ce qui a déjà longuement été dit, mais nous sommes sensibles aux vœux de notre cher toubib, vœux de santé et de bonheur pour 1984 à tous les membres de l'Amicale et en particulier aux anciens du Waldho et de Balingen. Au plaisir de vous avoir parmi nous le 25 mars prochain et tous nos vœux pour 1984.

Une réponse également pour le même motif de notre ami Robert RAFFENNE, que nous remercions également de son obligeance. Il nous adresse ses amitiés et ses meilleurs vœux aux anciens du XB et tout particulièrement à ceux du kdo 650 à Basbek dépendant du XB Sandbostel. Robert RAFFENNE, 18, rue Augereau, 59000 Lille.

Une demande de recherche de Mme Jacqueline DELAHAIE, 10, Av. de l'Europe, 68000 Colmar. Le premier mari de Mme DELAHAIE s'appelait PLU André, né à

Amne 72480 Bernay en Champagne, et décédé le 21 juillet 1973. Soldat au 150^e R.I. de Verdun, il fut fait prisonnier le 4 juin 1940, à Malo-les-Bains, lors de la défense de Dunkerque et passa sa captivité au Stalag XA, Mle 29091, du 11 juillet 1940 au 2 mai 1945. Il était titulaire de la carte du combattant n° 49102, délivrée le 28 janvier 1954 par la Préfecture de la Sarthe.

Mme DELAHAIE aimerait retrouver les camarades ayant connu son mari, soit pendant la campagne de France 39/40, soit en captivité. Lui écrire à l'adresse ci-dessus à Colmar. Parmi nos adhérents, qui a connu le camarade PLU au XA ? Il n'était pas membre de notre Amicale.

Mme CHARDES, 123, Av. des Adages, 95220 Herblay, nous écrit :

« Mme CHARDES et ses enfants adressent leurs remerciements à M. le Président de l'Amicale et à tous les anciens de Schramberg pour leurs témoignages de sympathie et condoléances. En la mémoire d'Armand je continuerai à conserver l'amitié par votre journal dont je tiens à conserver l'adhésion ».

L'année 1983 a été bien noire pour notre ami Raymond BECKERT, 61, rue Pasteur, 54000 Nancy. Un nouvel avatar vient s'ajouter à ceux déjà subis : en remplaçant un grillage dans son jardin il est tombé à la renverse et s'est cassé l'avant-bras gauche. Alors a recommencé la fameuse ronde : hôpital, plâtrage pendant 7 semaines, rééducation, kiné, etc. Cela va mieux maintenant et l'ami Raymond trouve qu'il a suffisamment payé son tribut à la malchance. Il espère que 1984 sera meilleure et nous donne déjà rendez-vous pour le 25 mars à la Chesnaie du Roy. Il adresse ses meilleurs vœux à tous les anciens du Camp de Villingen ainsi qu'à tous les copains de l'Amicale. Tous mes meilleurs vœux Raymond.

Mme GACZOL Valentin, 8, rue du Parterre, 54480 Cirez-sur-Vezouze, nous écrit :

« Voilà 5 ans passés que mon mari est décédé. En remerciant de votre envoi du journal Le Lien que je reçois depuis cette date, qui me rappelle ces tristes années que mon mari a passées avec d'autres camarades. En renouvelant mes remerciements à la Direction de votre journal, recevez, Monsieur le Président, mes salutations distinguées, en vous adressant mes meilleurs vœux pour 1984 ».

Tous nos meilleurs vœux de santé pour 1984, chère amie.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

Mme BEAUVAIS Gaston, 10, rue du Belvédère, 78750 Mareil-Marly, en souvenir pour son mari, veut continuer de faire partie de l'Amicale VB - XABC et vous présente tous ses vœux pour ceux qui sont encore présents.

Tous nos meilleurs vœux de bonne santé à vous aussi, chère amie.

Du Canada, Marcel BERNARD et Simonne espèrent que 1984 vous conserve en forme et en santé, avec les vœux et souhaits les plus sincères pour toute la grande famille P.G. Ils vont passer les fêtes sous le soleil à Acapulco afin de faire réchauffer les vieux os ! Ils penseront bien à nous qui grelotterons sous la neige. Ils espèrent être des nôtres pour le 25 mars à la Chesnaie du Roy.

Notre ami Charles WENGER, à Barr, adresse à tous les amis de l'Amicale VB - XABC ses meilleurs souhaits de bonne année 1984 et surtout une bonne santé, bien que les ans pèsent de tout leur poids sur nos épaules. Ah ! que la jeunesse était belle, malgré les barbelés et les privations ! A tous bonne et heureuse année 1984.

Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à notre ami Robert MESSIER, 56, rue du Charmois, 88240 Bains-les-Bains, qui nous prie de publier cet appel :

« Arrivé au XB en mars 1941, en provenance du 1^{er} B, j'ai, après un petit séjour extérieur qui s'est terminé à la Baraque des Escargots, fait partie de la Baraque 18 (ou 20) dont le responsable était l'adjudant CHENEAU. S'il se souvient de nos interminables marches le long des barbelés qu'il me donne de ses nouvelles. Mon meilleur souvenir par ailleurs à tous les copains de l'époque ». Robert MESSIER, bibliothécaire au XB en 1942 et 1943. Président du Club des Escargots fondé à Paris en 1945.

Notre ami Roger HADJADJ-MOREL, Place de la Mairie, 38390 Montalieu-Vercieu, le dévoué animateur de l'Amicale de Schramberg, nous écrit :

« En cette fin d'année, je vous présente à tous mes meilleurs vœux et souhaits pour 1984, surtout une bonne santé, et aussi « la Paix dans le monde » ; cela pour tous les amis du bureau et pour tous les Anciens de Schramberg.

« Après des ennuis de santé qui commencent à s'estomper, je pense aller à Paris fin mars... pour l'ins-

tant « amélioration sur tous les fronts » ! Fraternellement à vous tous. Roger ».

A ses vœux personnels étaient joints les vœux des Anciens de l'Amicale de Schramberg.

A tous merci ! Nous espérons revoir le 25 mars prochain l'ami Roger HADJADJ en excellente santé. Nous le remercions de ses bons vœux et le Bureau me charge de lui adresser les meilleurs vœux de tous, avec mes vœux personnels de bonheur, de joie et de santé. De la part de Roger nous adressons à tous ses camarades de Schramberg son appel chaleureux pour le 25 mars à l'Assemblée Générale à Paris. Il espère les retrouver aussi nombreux que l'an dernier. Les ans passent très vite, hélas, mais démontrons, le 25 mars, que l'Amitié demeure intacte. Une pensée émue pour les Anciens de Schramberg qui ont « lâché la rampe ». Et nous pensons, en particulier, à notre brave ami Abel MEDARD qui nous avait donné rendez-vous pour cette année à l'A. G.

Notre ami E. RAFFIN, 28, rue C. Angelier, Montjay 73000 Chambéry : Meilleurs vœux pour 1984. Merci à l'équipe de base pour le travail que vous accomplissez tous au sein de notre Amicale.

Notre ami R. QUINTON, 42, rue Côte Saint-Louis, 92380 Garches : « Remerciements avec les félicitations pour l'excellente tenue du journal. Grâce à Bernard ADAM nous avons pu nous réunir avec Pierre PINEAU, d'Antony. Bonne et heureuse année 1984, en toute camaraderie ».

Notre ami DURAND Marcel, rue Maurice Faure, Anneyron 26140 : « Toujours très satisfait de la lecture du Lien qui sert d'union avec l'Amicale... avec le ferme espoir de se rencontrer prochainement ». Pourquoi pas le 25 mars prochain ?

Notre ami ALBERQUE Robert, 25, rue Hurtebise, 60200 Compiègne : « Je tiens tout d'abord à remercier Le Lien, grâce à qui j'ai retrouvé un camarade CAFFA Albert qui était avec moi à Wangerode (Iles de la Frise), mais qui malheureusement habite assez loin de moi : lui à Nice, moi à Compiègne... mais nous correspondons malgré tout.

« J'ai beaucoup apprécié les quelques vers de AYMONIN Jean « — 25° en Mer du Nord » paru dans Le Lien de décembre 1983, qui m'a rappelé Wangerode où j'ai eu — 30°, les chiens de mer et où l'on sciait la glace au passe-partout pour mettre dans les chambres froides ».

Notre ami BEAUBOIS Julien, 12, rue Jean-Bart, 18000 Bourges, présente au Bureau de l'Amicale ses vœux de longue vie pour celle-ci et de santé pour tous, surtout pour les copains qui sont dans les hôpitaux ou dans leur lit avec leurs souffrances. Son bon souvenir aux copains qu'il a pu connaître au VB, sans oublier ceux de Heuberg.

Suite page 8.

MOTS CROISÉS

N° 394

par Robert VERBA.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									

HORIZONTALEMENT :

1. - D'une manière salubre. — 2. - En captivité, la vie l'a été d'une certaine façon. — 3. - Fin de malheur. - Négation. - Git sans cœur. — 4. - Sangle servant à soulever les animaux. — 5. - Expirais lentement. — 6. - Apparus. - De même. — 7. - Fin d'infinif. - Nom donné au requin. — 8. - Enquiquineur. - Enlever (phonétiquement). — 9. - Ancienne habitante de l'île de Crète.

VERTICALEMENT :

1. - Ceux de la captivité sont difficilement effaçables. — 2. - Stoppera. — 3. - Soldat américain faisant les pieds au mur. - Issus. - Pronom. — 4. - Aisé. - Groupe de populations indiennes au sud du Brésil (en remon-tant). — 5. - Pourvu de force morale et rempli de fer-meté. — 6. - Moitié. - Rendu dur. — 7. - Préposition. - Voyelles. — 8. - Enfant de race colorée. — 9. - Sommets. - Temps des vacances.

Solution des mots croisés n° 393

HORIZONTALEMENT :

1. - Utilement. — 2. - Numérotai. — 3. - Ibis. - Tête. — 4. - Fut. - Ton. — 5. - Oléfine. — 6. - Ra. - Isard. — 7. - Mie. - Et. - U.A. — 8. Er. - Origan. — 9. - Serre-file.

VERTICALEMENT :

1. - Uniformes. — 2. - Tubulaire. — 3. - Imite. — 4. - Les. - Fi. - Or. — 5. - Er. - Misère. — 6. - Mot. - Natif. — 7. - Étêter. - G.I. — 8. - Nato. - Dual. — 9. - Tient. - Ane.

Courrier de l'Amicale (suite)

CARNET NOIR

Mme Odette THEVENOT, 16, rue Cdt Jean Ragnaux, 71000 Mâcon, a la douleur de nous faire part du décès de son mari, notre camarade Louis THEVENOT, survenu le 8 juillet 1983.

Nous apprenons le décès de notre camarade Marcel DUMONT, 11, rue Juliette Lambert, 02300 Chauny, survenu le 6 avril 1983, ainsi que de celui de son épouse, Simone DUMONT, survenu le 29 octobre 1943.

Nous devons des excuses à notre amie Mme Raymond REVERDY, 3, rue du Mail, Rablay-sur-Layon 49190 Rochefort-sur-Loire, pour ne pas avoir signalé, en temps utile, le décès de son mari, notre camarade REVERDY, survenu le 19 mai 1983. C'est un fidèle amicaliste qui nous a quittés. Depuis, Mme REVERDY a eu des ennuis de santé, ainsi que son fils ; nous espérons que tout va bien maintenant et nous leur adressons nos meilleurs vœux de santé pour 1984.

Mme BESNIER Auguste, 18, rue des Cèdres, 53940 Ahuillé a la grande douleur de nous annoncer le décès de son mari, notre camarade BESNIER, survenu subitement le 13 octobre 1983, dans sa 79^e année.

Nous apprenons le décès de notre camarade SCHWARTZ M., 43, Av. des Œuillots, 93370 Montfermeil, survenu le 16 septembre 1983.

Un retour du Lien nous apprend que notre camarade SANTINELLI Joseph, 11, Av. Jean-Jaurès, La Trinité 06340 La Trinité-Victor, est décédé le 12 mai 1983 à la suite d'une longue maladie.

Mme ONGARO Jean, 6, rue du Tapis Vert, 54000 Nancy, à la douleur de nous faire connaître le décès de son mari, notre camarade ONGARO, survenu le 17 octobre 1983.

Nous apprenons le décès de notre camarade JOLY, Route de Joinville, 10500 Brienne-le-Château, survenu le 10 avril 1983.

M. THIAUCOURT André, 37, Route Nationale, 54700 Pout-à-Mousson, nous apprend le décès de son oncle, notre camarade Jean THIAUCOURT, 61, rue de Metz 54000 Nancy, survenu le 10 octobre 1983.

Mme LECOUFFE, 31, rue Pasteur, 59252 Marguette en Ostrevant, nous signale que son mari, notre camarade LECOUFFE, est décédé début décembre 1983.

Notre ami GEVRAISE Roger, 31, rue Casimir Julhiet, 38420 Domène, a la très grande douleur de nous faire part du décès de son épouse, survenu le 27 novembre 1983 après une crise cardiaque. Les Anciens d'Ulm s'associent à son deuil.

A toutes ces familles dans la peine, le Comité Directeur et la Rédaction du Lien présentent leurs sincères condoléances.

REMERCIEMENTS

Notre amie, Mme Jeanne STORCK, 32, Av. Montaigne, 49000 Angers, très touchée des nombreuses marques de sympathies qui lui ont été témoignées lors du décès de son époux Henri STORCK, Vice-Président de l'Amicale V-B-X ABC et délégué de l'U.N.A.C. pour le Maine-et-Loire, adresse, par l'intermédiaire du Lien, à ses nombreux correspondants dans l'impossibilité de répondre à chacun, ses affectueux remerciements et les assure de sa vive reconnaissance.

Le Président LANGEVIN et le Comité Directeur de l'Amicale V-B-X ABC remercient les nombreux amicalistes qui leur ont adressé des lettres de sympathie lors du décès de leur dévoué Vice-Président et ami Henri STORCK. Ayons, dans nos rencontres, une pensée pour lui.

JOURNEE DE L'U.N.A.C. - NORD LE 20 MAI 1984 A FRUGES (Pas-de-Calais)

Veuillez dès maintenant en noter le programme :
9 heures : Messe à N.-D. de la Treille à Lille.
10 h 15 : Accueil de nos amis de Paris à la gare de Lille.
10 h 30 : Départ des autocars de la gare routière.
12 heures : Arrêt au Calvaire d'Azincourt. Bref rappel de la bataille historique de 1415, du massacre de 7.000 prisonniers français, des circonstances souvent peu connues qui ont marqué cette époque.
12 h 30 : Réception officielle par la Municipalité de Fruges.
13 h 15 : Apéritif à l'Hôtel du Cheval Noir.

BANQUET

Assiette anglaise « Super Cheval Noir »
Rôti de veau avec jardinière de légumes
Terrine de charcuterie avec salade
Fromages
Glace maison ou tarte, au choix
Café et Cognac
Blanc de blanc et vin de l'Aude à volonté.

Prix 90 F tout compris.

Les autocars repartiront de Fruges pour permettre de prendre le train Corail de 19 h 16 vers Paris. Dès maintenant, le soleil est garanti ce 20 mai 1984... dans tous les cœurs

—0—

Inscrivez-vous dès maintenant auprès de votre président d'amicale ou directement à :
Paul Van Moerbecke, Trésorier de l'U.N.A.C.,
65, rue G. Baratte, 59650 VILLENEUVE d'ASCO
par chèque bancaire, mandat ou C.C.P. n° 1630.39 L Lille, en remplissant le papillon ci-dessous :

Je soussigné
Oflag ou stalag :
demeurant à : rue
..... n°
m'inscris pour places au banquet de l'U.N.A.C.-Nord, du 20 mai 1984. Inclus francs en un Signature,

Je prendrai l'autocar - Je ne prendrai pas l'autocar. Rayer l'une des mentions. Paiement : 35 F au chef de car à la montée dans celui-ci.

Le camp de Châteaubriand

A mon vieux camarade Henry Maguire

Fait prisonnier le 23 juin 40 près de Pont de Cé, sur la Loire. Maillon d'un immense cortège de camarades épuisés, sales, assoiffés, j'arrivais à Châteaubriand le 25, après 2 éprouvantes étapes pédestres de 30 à 40 km chacune, sous une chaleur accablante, et sans avoir eu, à ma connaissance, aucun ravitaillement par les allemands. Par contre ceux-ci, tous à vélo et faisant une agréable ballade, repoussaient sans ménagement, les civils qui essayaient de nous ravitailler et instamment disposaient des seaux d'eau sur les bords des routes lors de notre passage. Ces gestes de pure charité déclenchaient les réactions brutales de nos « cerbères » qui renversaient à coup de pied les récipiendaires devant lesquels ils passaient.

En arrivant à Candé terme de la 1^{re} étape, bien des gens, des femmes surtout, pleuraient ; tous et toutes comprenaient notre fatigue et notre détresse.

Après un nuit à la belle étoile et toujours sans ravitaillement, la 2^e journée commença par un départ à l'aube. Elle fut, pour un certain nombre d'entre nous, un calvaire. Plusieurs camarades autour de moi, malgré le secours des gars charitables, s'agenouillaient et tombaient au hasard du chemin, fourbus, malades, blessés ou dégoûtés d'avaler des kilomètres.

Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient (3 heures de marche 3/4 d'heure environ de repos) nous nous débarrassions d'une partie de nos affaires, surtout ceux qui étaient lourdement chargés. Les bas-côtés de la chaussée étaient jonchés de tout un attirail militaire : masques à gaz, musettes, couvertures, casques, capotes, toiles de tente, etc...

Malgré les hurlements, menaces et coups, le long cortège lentement avançait, essayant au passage d'attraper morceaux de pain, conserves, boissons. Tout ce que ces braves gens purent nous donner, sur la route, dans la traversée des villages, nous fût, d'après moi, donné. Je me demande encore comment, sans presque de nourriture, avec une telle chaleur et une telle randonnée nous avons pu arriver (enfin ceux qui sont arrivés à Châteaubriand). Les autres restés en chemin, je n'ai jamais su ce qu'ils étaient devenus. Des bruits ont bien circulé, par la suite, dans le camp, mais qui croire ?

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Nous fûmes parqués, dès la traversée de la ville, dans un immense terrain clôturé déjà de barbelés, près d'un vieux château ou domaine. Sur ce terrain quelques longues baraques de planches ou de tôles déjà occupées par des camarades arrivés avant nous. Seule solution donc pour les derniers arrivés : camper dehors. Dans ce camp infect qui ranimera sûrement de tristes souvenirs à ceux qui l'ont connu à cette époque, rien n'était prévu pour recevoir un tel rassemblement. Combien étions-nous ? Plus de 1000 sûrement. Pas de cuisine, pas d'infirmerie, pas de médicament, pas d'eau, pas de feuillées. On croupissait sur nos ordures. Notre premier travail dans les jours qui suivirent fût, pour la plupart, de nous construire des sortes de petits abris montés avec des plaques de terre sèche découpées du terrain durci par la chaleur de ces journées de fin juin 40. Pour toit, des toiles de tente de ceux qui les avaient conservées. Presque chaque jour des camions-citerne venaient nous apporter de l'eau, parfois après des heures d'attente on recevait dans la gamelle environ 1/2 litre d'eau par homme et par jour, pour s'abreuver et se laver.

Quelques roulantes régimentaires ramassées par les allemands distribuaient (en principe), 1 fois par jour, une ou deux louches d'une soupe plus ou moins liquide où flottaient des ingrédients inconnus accompagnés de morceaux de navets, de betteraves, de patates, de carottes avec de rares déchets d'os et de viande, tout au moins tant que les pauvres chevaux des spahis, ramassés eux aussi furent sacrifiés pour nous alimenter.

Pour la distribution de ces repas « légers » nous attendions aussi, certains passant leur journée devant les roulantes, attendant, espérant... Le soir les gardiens daignaient enfin nous accorder une distribution, très minime, de pain noir et moisi avec soit une lamelle de margarine, une tranche de wurst ou parfois une cuillère de « konfekt made in Germany ».

A ce régime et en quelques semaines bien des ventres dodus se dégonflèrent à vue d'œil. Heureusement que suivant l'humeur des postens, des civils courageux essayaient de s'approcher des barbelés et nous lançaient des petits paquets de vivres. Ces paquets nous faisaient souvent hélas nous battre pour nous les octroyer. Ces scènes mettaient en joie nos gardiens qui en profitaient pour nous photo-

graphier. Quelle déchéance ! de notre côté nous projections vers les civils des messages lestés de cailloux. Trois des miens sont arrivés à destination. Merci à ces braves gens qui se sont dévoués et privés pour nous venir en aide, car nous sommes restés dans ce camp environ 2 mois, du 25 juin au 13 août, ayant été ensuite transférés sur le front-stalag d'Hesdin. Durant ces deux premiers mois de la captivité nous avons connu, beaucoup d'entre nous, une existence misérable ressemblant plutôt à des animaux qu'à des hommes. De plus nous étions malaxés dans un mélange de races, de dialectes, de costumes, c'était effarant. On cotoyait des jaunes (tirailleurs indochinois), des noirs (tirailleurs sénégalais), des arabes (spahis marocains) et bien entendu des blancs : belges, anglais, polonais, français et jusqu'à des travailleurs civils espagnols réfugiés de la guerre d'Espagne en France, ramassés eux aussi et classés par les autorités allemandes. P. G. !

Mais cette « Cour des miracles » avait quelques points communs : la faim et la soif, la vermine et la haine des allemands.

J'ai assisté à quelques négoce étonnants, par exemple, l'échange d'alliances et de bagues contre quelques cigarettes ; de montres de valeur contre 4 ou 5 biscuits de soldat. Les briquets à amadou, les allumettes en boîte, les petits cubes de « bouillon Kub » n'avaient pas de prix. Je ne parle pas de la chasse aux « mégots » pratiquée à longueur de temps entre les appels ; distributions de soupe et d'eau, par nombre de camarades, équipés d'un bâtonnet pointu pour, sans se baisser, les piquer. De la confection de plats mystérieux, préparés par les jaunes et les noirs, où mulots, rats et détritus étaient très recherchés. Je n'oublierai pas non plus ces rassemblements et ces appels interminables où l'on nous recomptaient plusieurs fois, sans arriver au vrai compte. Je n'oublierai pas non plus le geste crâne de ce vieux sous-off. français, cheveu et barbe blanchis, ex-combattant de 14-18, certainement engagé volontaire pour celle de 39, âgé peut-être de 60 ans et qui, à un rassemblement, a refusé, malgré la menace de la cravache, de tenir la bride du cheval d'un officier allemand venu nous inspecter.

Jusqu'à ces jours de juillet où orages et pluies torrentielles s'abattirent sur nous, faisant fondre nos abris de fortune — les murs de terre s'écroulèrent en boue liquide ce qui nous obligea à passer des heures et même plusieurs jours serrés et trempés, à 4 ou 5, sous une toile de tente d'un camarade qui l'avait gardée.

Dans bien des cas cités, les mots sont impuissants à traduire les faits, il faudrait des pages pour raconter une partie des souvenirs qui me reviennent. Qui autres que ceux qui les ont vécus pourraient croire que ces faits ont existé. Moi-même, en écrivant ces lignes, je me demande si je n'ai pas été l'objet d'un mauvais rêve.

Je serais heureux si, parmi mes camarades de l'Amicale, quelques-uns ont connu ce camp à cette période, ils doivent avoir, eux aussi, des souvenirs. S'ils voulaient bien les faire connaître par l'intermédiaire du Lien, ils complèteraient ainsi cette documentation fragmentée et succincte, par laquelle j'ai essayé, aidé par mon vieux carnet de route, de faire revivre la vie au camp de Châteaubriand du 25 juin au 3 août 1940.

H. FISSE.
Stalag X B - 82597.

BULLETIN D'ADHESION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V-B - X ABC.

Nom :
Prénoms :
Adresse :
Date de naissance :
Immatriculé au Stalag sous le N°
Kommando
Fait à, le
Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE V-B X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 1^{er} trimestre 1984
Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.
Le Gérant : ROCHEREAU.
IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE